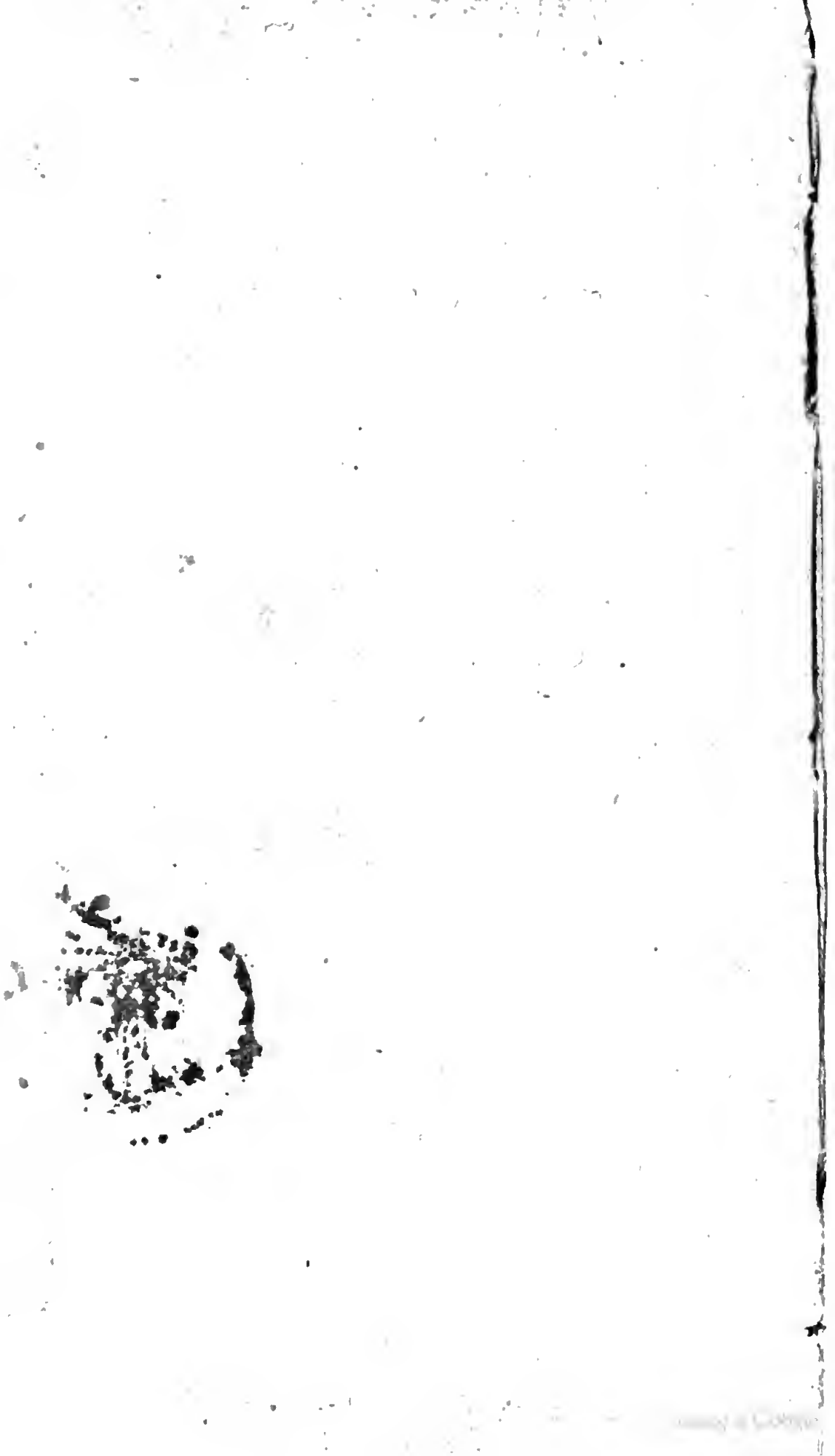
NAZ.
le III

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
I
51
NAPOLI

Digitized by Google

L/B-57



LE

PRETENDANT,

OU

PERKIN

FAUX DUC D'YORK,

Sous HENRI VII.
Roi d'Angleterre.

NOUVELLE HISTORIQUE.

Par

Le Sr. LA PAIX DE LIZANCOUR.

TOME SECOND.

A COLOGNE,
Chez JEAN & PIERRE MARTEAU.

M DCC XVI.

LE PRETENDANT OU PERKIN FAUX DUC D'YORK.

NOUVELLE HISTORIQUE.

LE jour qui devoit éclairer la ſanglante Bataille qui pouvoit aſſûrer ou ruïner à jamais le repos & le bonheur du Roiaume d'Ecoſſe, s'éleva brillant & ſerain, mais le jeune Prince d'Ecoſſe avoit déja prevenu la lumiére, les inquietu-

des cruëlles qui agitoient ſon eſprit & ſon cœur, ne lui aiant pas permis de goûter un moment les douceurs du ſommeil.

Dès que le jour parut Morleis entra dans la Tente de ce Prince, peu après tous les Oficiers Generaux de ſon Armée s'y rendirent, & on entendit de tous côtez les cris des Soldats, qui demandoient avec une ardeur extraordinaire qu'on les menât au Combat, & ſi le Prince ne fût pas le maître de s'opoſer à ce furieux torrent qui l'entraînoit malgré lui, du moins n'oublia-t-il rien pour ſauver la vie du Roi ſon Pere, il fit renouveller à tous les Oficiers de ſon Armée les ſermens qu'il avoit déja exigé d'eux, de veiller à la vie du Roi, & de le ſauver malgré lui même

même, ſi le déſeſpoir le faiſoit précipiter dans le péril. Les Soldats reçûrent des ordres ſemblables, & il menaça des plus cruëls ſuplices ceux qui auroient la temerité de lui déſobéïr, & n'aiant pas la force de donner ſes ordres pour une Bataille, dont il étoit ſi ſenſiblement afligé, le brave Morleis, que ſon experience & ſes longs ſervices avoient rendu un grand Capitaine y ſupléa, il feignit même qu'il agiſſoit en tout par les ordres du jeune Roi. Cependant le Prince prit des Armes fort ſimples, & il paroiſſoit une douleur ſur ſon viſage, que les Soldats auroient peut-être regardée comme un mauvais augure s'ils ne s'étoient ſouvenus, qu'en cette occaſion c'étoit plûtôt une marque de

la grandeur des ſentimens de ce Prince, qu'ils avoient vû combatre & vaincre à leur tête, avec une noble fierté, les Rebelles de la frontiere.

L'Armée du Roi quoi qu'un peu plus foible que celle du Prince, parut en bon ordre, & la fureur du Roi paſſant juſques dans les cœurs de ſes Soldats, ils jettérent des cris afreux à la vûë de l'Armée du Prince d'Ecoſſe, & par des ſentimens bien contraires à ceux de ce jeune Prince, ce Pere cruël ordonna à tous ſes Officiers de ne négliger rien pour le faire périr dans cette Bataille, il fit même promettre à ſes Soldats des recompenſes exceſſives pour ceux qui lui aporteroient ſa tête.

Enfin ce moment, ſi redouté

du

du Prince d'Ecoſſe, & ſi déſiré par ſon Armée arriva, l'on donna le ſignal de la Bataille; & les deux Armées parurent également animées au Combat; Il fût long, & la Victoire balança quelque tems, ſans ſe déterminer abſolument en faveur d'un des deux partis; Mais pendant qu'ils la diſputoient à l'envi l'un de l'autre avec une ardeur extrême, quatre Cavaliers de l'Armée du Roi, flatés des recompenſes atachées à la mort du Prince, s'étant fait jour juſques à lui, & l'aiant attaqué tous à la fois, ce fût alors qu'il fût facile de remarquer que tout étoit poſſible à la valeur de ce jeune Prince, dont il paroiſſoit avoir ſuſpendu une partie, en combatant contre l'Armée du Roi ſon Pere, & que ne paroiſ-

ſant point ſurpris du nombre de ces Aſſaſſins, il en tua deux ſur la place, bleſſa le troiſiéme, & fit le dernier priſonnier, duquel on aprit le motif qui les avoit portez à cette cruelle entrepriſe.

Morleis qui commandoit l'aîle gauche de l'Armée du Prince, qui ſe trouvoit opoſée à la droite de celle des Ennemis, où le Roi étoit en perſonne, obſerva exactement ſes ordres, & fit épargner avec ſoin la vie du Roi; Mais peu après ce malheureux Prince voiant ſa défaite aſſurée, prit la fuite, & ſe retira, ſuivi d'un petit nombre des ſiens dans un Moulin, qui n'étoit pas fort éloigné du Champ de Bataille, où quelques Soldats animez à ſa perte le ſuivirent, & malgré les ordres

dres du Prince, tant de fois réïterés, ils le tuérent dans ce foible azile.

La Victoire s'étant déclarée entierement pour le Prince d'Ecoſſe, il donna tous ſes ſoins à faire épargner le ſang de ſes Sujets, & il étoit encore ſur le Champ de Bataille quand il aprit la mort du Roi ſon Pere. Il en répandit des larmes, il jura de faire punir rigoureuſement les coupables, & ſe retira dans ſes Tentes avec une douleur qui ne laiſſoit remarquer en lui nulle trace de la joie qui accompagne les Vainqueurs.

Le Comte d'Angleſey qui s'étoit extrêmement diſtingué dans la Bataille, étant entré dans la Tente du nouveau Roi, peu après qu'il y fut arrivé, &

l'aiant trouvé véritablement affligé. Hé quoi, Seigneur, lui dit-il, cherchant à le retirer de cette profonde triſteſſe, vous vous affligez, & vous pouvés couronner la belle Feliciane? Ce nom ſi cher toucha le Prince. Je ne règnerai que pour elle, Comte d'Angleſey, lui dit-il, mais pourra-t-elle m'aimer, & ne me croira-t-elle point coupable de tout ce que ma deſtinée ſeule a fait contre moi. Non Seigneur, lui répondit le Comte d'Angleſey, eſſaiant de le raſſeurer, des craintes nouvelles que l'amour formoit dans ſon cœur.

Le lendemain de la Bataille, le jeune Roi donna ſes ordres à Morleis pour faire porter le corps du Roi ſon Pere à Edimbourg, avec une pompe lugubre,

bre, mais magnifique, & fit rechercher avec des ſoins infinis, les Soldats qui étoient coupables de ſa mort, mais ce fut inutilement, ils avoient pris la fuite, épouvantés par leur crime même, & la baſſeſſe de leur condition, qui les rendoit inconnus à tout le monde, les ſauva des ſuplices qu'ils avoient ſi juſtement mérités.

Cependant l'Ecuyer du Comte d'Angleſey revint, mais il n'aprit rien au Roi qui pût flater ſon amour, il avoit été arrêté près de Sterling par un Parti des Troupes du Roi défunt, & n'avoit pû trouver l'occaſion de ſe ſauver, que le jour de la Bataille. Cependant quoi que le jeune Roi ſentit vivement le chagrin de ne pas aprendre des nouvelles de Feliciane,

comme il l'avoit eſperé, le plaiſir de la revoir dans peu de jours, & celui de pouvoir enfin lui ofrir la Couronne d'Ecoſſe, firent naître dans ſon cœur mille flateuſes eſpérances, avec leſquelles il marcha promtement vers Sterling, dont le Peuple lui ouvrit les portes avec mille marques de joie & d'affection, à l'exemple d'Edimbourg, qui quelques jours auparavant lui avoit envoié des Députez pour l'aſſûrer de ſon obéïſſance.

Dès que le Roi fut entré dans Sterling, ſon premier ſoin fût d'envoier Valeis à la priſon du Comte de Huntley, pour lui faire rendre la liberté, après quoi il courut au Palais de la Princeſſe de Huntley, ou plûtôt il vola vers Feliciane. Mais quel

quel fut ſon étonnement, quand il trouva la Princeſſe de Huntley, couchée ſur un Lit de repos, toute en larmes. Quel nouveau malheur peut vous afliger belle Princeſſe, lui dit-il ? Le Prince vôtre Pere eſt libre, & que pouvez vous avoir à craindre dans un lieu où je ſuis le Maître ; Mais rendez moi la charmante Feliciane, continua-t-il avec empreſſement ? Pourquoi n'eſt-elle pas avec vous ? Craindroit-elle ma préſence, je ne veux de la Couronne d'Ecoſſe, & je ne voudrois de l'Empire de l'Univers, que pour lui paroître plus digne d'elle. Hélas, Seigneur, répondit la Princeſſe de Huntley, en redoublant ſes pleurs ; ma douleur ne doit-elle pas vous aprendre, ce que je n'ai

pas la force de vous expliquer, je fremis même de tous les maux que cette funeſte nouvelle vous va coûter. Feliciane a ſans doute perdu la vie, s'écria le jeune Roi, en ſe laiſſant tomber ſur un ſiége preſque ſans connoiſſance, par l'excez de ſa douleur. Non, Seigneur, lui dit la Princeſſe, non Feliciane n'eſt pas morte, vôtre douleur vous a formé des idées trop funeſtes, mais cette charmante Perſonne n'eſt plus ici. Et dans quel lieu de l'Univers faut il l'aller chercher, reprit le jeune Roi avec empreſſement, nul obſtacle ne pourra arrêter mes pas, rien ne réſiſtera à mes Armes, quand je pourrai croire que je vai faire la Conquête d'un bien qui m'eſt ſi prétieux. Nous l'ignorons en-

encore, Seigneur, lui répondit-elle, mais puis qu'il faut enfin que vous apreniez ce qui vous l'arrache, je vais vous en faire le triſte recit.

La nuit qui préceda le jour de la Bataille, continua la Princeſſe de Huntley, s'apercevant que le jeune Roi lui donnoit toute ſon attention, cette nuit malheureuſe, un grand nombre d'hommes armés forcérent les portes de ce Palais, la frayeur s'empara de nos eſprits, & quelques-uns de mes Domeſtiques, que ce bruit éveilla les premiers, aiant voulu faire quelque réſiſtance, ils furent accablés par le nombre, & bien-tôt par la perte de leur vie, hors d'état de me témoigner encore le zêle qu'ils avoient pour moi.

J'i-

J'ignorois cependant quels Ennemis ſe portoient à cette violence, mais ma crainte redoublant par les cris que j'entendois, & par le ſpectacle du combat que je vis, à la lueur des flambeaux, dans une des Cours de ce Palais, par la fenêtre de ma chambre, cherchant à me ſauver, je courus à demi habillée dans le Jardin, ſuivie ſeulement de deux de mes Femmes, la fraieur aiant écarté les autres, & quelques moments après nous entendîmes les cris de Feliciane, dont l'Apartement avoit une porte de ce côté là, que l'on ouvrit en même tems, & d'où nous vîmes ſortir une groſſe troupe d'hommes armez qui l'enlevoient, & qui étant ſortis par le petit Bois qui eſt au bout

des

des Jardins, bien-tôt après nous n'entendîmes plus rien.

Je ſentis une vive douleur de n'être pas en état de donner un promt ſecours à la malheureuſe Feliciane, cependant quelques-uns de mes gens, qui me cherchoient avec beaucoup de ſoin me trouvérent, je retournai au Palais, & je fis courir ſur les traces de ſes raviſſeurs, mais quoi qu'on pût faire, comme il avoient eu du tems, & qu'aparemment ils avoient bien pris leurs méſures pour cet atentat, il fut impoſſible de les réjoindre. Nous jugeâmes facilement, qu'une action ſi hardie ne pouvoit venir que de la part du Roi, ma ſenſible douleur augmenta, Seigneur, continua la Princeſſe, en penſant à celle que vous don-

donneroit ce cruël évenement, & je n'ai pas eu depuis cet accident un moment de tranquillité.

Le déſeſpoir du jeune Roi parut dans toutes ſes actions, & le rendit même pendant quelques jours incapable de donner ſes ſoins à ſon nouvel Empire, qui d'ailleurs étoit ſi bien établi dans tous les cœurs, que rien n'en pouvoit troubler la félicité que l'abſence de Feliciane. Il eſt vrai qu'il trouvoit quelque conſolation à s'entretenir de cette belle Fille avec la Princeſſe de Huntley, & qu'il n'y eut aucun endroit dans le Roiaume où il ne l'a fit chercher, mais comme ce fût inutilement, les déſirs du feu Roi pour ſon enlevement aiant été ſi ſecrets, qu'on ne pût découcou-

couvrir aucune trace des chemins qu'on lui avoit fait tenir, ce malheur fit ſentir à ce Prince mille douleurs nouvelles. Cependant l'eſpérance n'abandonne jamais les cœurs amoureux, tant qu'ils peuvent en conſerver la plus légere.

Malgré l'acablement où étoit le Roi, il falut qu'il ſe redonna aux ſoins de ſon Roiaume, il fut couronné dans Sterling avec une magnificence extraordinaire, & il porta à cette illuſtre cérémonie la même douleur, qui rêgnoit conſtamment dans ſon ame, le ſouvenir de la perte de Feliciane, n'aiant pû s'éfacer de ſon cœur, par l'extrême joie que tout le Roiaume d'Ecoſſe fit paroître en cette occaſion.

Quelques mois après que le jeune

jeune Roi eut été couronné, il reçût des Lettres du Roi des Romains & de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, il parut ſurpris en les liſant, & comme la Princeſſe de Huntley étoit préſente, voiez, lui dit-il, belle Princeſſe, quel miracle le Ciel a fait en faveur de la compaſſion que vous avez marquée pour les malheurs du jeune Duc d'York. La Princeſſe lût les lettres que le Roi lui preſentoit, & il remarqua qu'elle rougiſſoit, & que la joie brilloit dans ſes beaux yeux, en aprenant que ce Prince, dont elle avoit ſouvent plaint la mort, conſervoit encore la vie, qu'il eſperoit même monter ſur le Trône d'Angleterre, & que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, & le Roi des Romains, écri-

écrivoient au Roi d'Ecoſſe, comme à l'Ennemi déclaré de Henri VII., pour le prier de favoriſer le glorieux projet de ce jeune Prince.

La Princeſſe de Huntley demanda alors au Roi, avec un empreſſement qui parut malgré elle, ce qu'il feroit en cette illuſtre occaſion de proteger & de rendre la Couronne à un Prince malheureux. J'emploierai toutes les Forces de ce Roiaume, reprit le jeune Roi en ſouriant, pour rétablir le Duc d'York ſur le Trône d'Angleterre, & pour vous donner en ſa perſonne un époux digne de vous.

En effet le Roi d'Ecoſſe fit au Roi des Romains & à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, des réponſes ſi conformes

à leurs intentions & aux interêts du jeune Duc D'York, qu'il aprit peu après que ce Prince avoit mis à la voile pour ſe rendre inceſſamment en Ecoſſe.

Le bruit de l'arrivée du Duc d'York, & celui de la Guerre que le Roi d'Ecoſſe alloit porter en Angleterre, donnérent une extrême joie aux Peuples de ſon Roiaume. Leur haine naturelle contre les Anglois, & la gloire de donner par leur Puiſſance un nouveau Roi à l'Angleterre, en étoient les motifs. Le jeune Roi, même, ſentoit quelque douceur à penſer qu'il alloit prendre les Armes pour une glorieuſe entrepriſe, & toute la Cour partageoit avec ſa complaiſance ordinaire, les ſentimens de ſon Roi.

Roi. Mais la belle Princeſſe de Huntley avoit au fond de ſon cœur des ſentimens encore beaucoup plus avantageux pour le jeune Duc d'York, que ſa modeſtie & ſa prudence prenoient neantmoins grand ſoin de cacher.

Cependant les glorieux projets du Roi d'Ecoſſe ne pouvant calmer la triſteſſe mortelle que lui avoit inſpiré la perte de Feliciane : Un ſoir qu'il étoit plus occupé que jamais de ſa douleur, il entra en rêvant dans un petit Bois qui faiſoit un des ornemens des Jardins du Palais, & rencontrant, en marchant, quelque choſe ſous ſes piés, il y porta la main, & regardant à la clarté de la Lune ce qu'il venoit de ramaſſer, il vit que s'étoit un petit

Por-

Portrait, mais ne pouvant en diſtinguer les traits il le mit dans ſa poche, & en ſortant de la promenade, il fut chez la Princeſſe de Huntley où il y avoit beaucoup de monde, & comme il remarqua que le Comte d'Angleſey, qui étoit de ce nombre paroiſſoit fort triſte, il lui fit pluſieurs queſtions ſur ſa triſteſſe, auſquelles le Comte ne répondit pas bien préciſement. Un moment après le jeune Roi ſe ſouvenant du Portrait qu'il avoit trouvé, & voulant le montrer à la Princeſſe de Huntley, il le tira de ſa poche, il repréſentoit une jeune perſonne dont le tein étoit d'une blancheur éblouïſſante, de belles couleurs ſembloient badiner ſur ſes jouës, ſes cheveux étoient du plus

beau

beau blond du monde, & ſes yeux qui paroiſſoient naturellement paſſionnez, ne laiſſoient pas douter combien ſes regards étoient redoutables. Ce Portrait étoit entouré de Diamants, & ſur le revers on voioit gravé un petit Amour, qui en renverſant une Ruche, étoit piqué par une Abeille, avec ces mots écrits au tour :

Sa douceur m'a trompée.

La Princeſſe de Huntley & le jeune Roi voulurent deviner à qui étoit ce joli Portrait, quand le Comte d'Angleſey, qui s'étoit amuſé à parler quelques moments à ces Dames ſur une Terraſſe prochaine, rentrant dans la Chambre de la Princeſſe, vit quelle tenoit ce petit Por-

Portrait, & s'aprochant du Roi: Ah, Seigneur, lui dit-il, avec un air de familiarité qu'il lui permettoit, voilà la cauſe de ma triſteſſe, il ne tient qu'à vous de la faire ceſſer. Quoi, lui répondit le Roi en ſouriant, vous êtes amoureux, Comte d'Angleſey, je vous avouë que je ne ſaurois le croire, parce que vous ne m'en avez jamais parlé. Vôtre Majeſté a mauvaiſe opinion de ma diſcretion, repartit le Comte, mais enfin il n'eſt que trop vrai, Seigneur, que cet aimable Portrait vous a fait voir une copie imparfaite de l'objet dont je ſuis enchanté. Jamais, reprit la Princeſſe de Huntley en badinant, un Amant n'a trouvé le Portrait de ce qu'il aime aſſez bien au gré de ſon imagination, mais

Sei-

Seigneur, continua-t-elle, comme nous pouvons vous & moi doûter ſi ce beau Portrait apartient au Comte d'Angleſey, il faut qu'il nous le prouve plus parfaitement, en nous aprenant tout ce qui nous pourra perſuader qu'il eſt amoureux de cette belle perſonne, & qu'elle lui a donné ſon Portrait. La Princeſſe a raiſon, répondit le Roi, ſuivés-nous Comte dans le Jardin des Faunes où la Princeſſe & moi deſcendrons après le ſouper. Le Comte obéït, & dès qu'ils furent dans le Jardin, la Princeſſe & le Roi s'étant aſſis ſur des Sieges de gazon, au bord d'une délicieuſe Fontaine, toute la Cour ſe tint à une diſtance aſſez éloignée par reſpect, le Comte d'Angleſey ſeul aprocha dès que le

Roi le lui eut ordonné, & s'apuiant contre une baluſtrade de marbre blanc qui entouroit la Fontaine, il prit ainſi la parole.

HISTOIRE

DU COMTE D'ANGLESEY.

IL faut donc, Seigneur, puis que vous me l'ordonnés, que je vous aprenne & à la Princeſſe une avanture dont les évenemens peu conſiderables ne méritent pas vôtre atention. Ma Maiſon eſt originaire d'Angleterre, elle y tient un rang aſſez conſiderable, & mes Ayeux ont eû la gloire de ſe diſtinguer pluſieurs fois au ſervice de l'Etat. Je nâquis dans un Château de mon Pere, peu éloi-

éloigné de Londres, on m'y occupa juſques à l'âge de ſeize ans à tous les éxercices, auxquels on a coutume d'apliquer les jeunes gens d'une condition illuſtre. Quand j'eûs atteint cet âge, que j'attendois avec impatience, parce que mon Pere m'avoit toûjours fait eſpérer de me mener dans ce tems-là à la Cour, quelques mois avant mon départ pour Londres, un jour que le plaiſir de la Chaſſe m'avoit emporté aſſez loin dans une Forêt voiſine, j'entendis le bruit de quelques Chariots qui traverſoient une route: La curioſité naturelle à un homme de mon âge, me fit aller de ce côté, je vis deux Chariots & quelques hommes à Cheval qui les accompagnoient, & un d'eux aiant joint un de mes gens,

j'entendis qu'il le pria de leur enſeigner par quel endroit de la Forêt ils pourroient reprendre le grand chemin, dont ils s'étoient écartez, ce qui fit que je m'aprochai du Chariot où il y avoit des Dames, entre leſquelles j'en trouvai une d'une beauté ſi charmante, qu'ébloui autant que touché, j'eus toutes les peines du monde à trouver des paroles pour m'ofrir à la conduire moi-même dans le chemin qu'elle vouloit tenir, elle m'en remercia, avec politeſſe, mais avec une extrême froideur.

Une Dame d'un âge aſſez avancé, mais de fort bonne mine, & que je ſçûs, quelques moments après, être la Tante de cette belle perſonne, me parla tout le tems que j'a-

com-

compagnai leur Chariot, elle voulut ſavoir mon nom, me dit qu'elle étoit des amies de mon Pere, & me demanda quand je paroîtrois à la Cour.

Ces diverſes queſtions, qui marquoient au moins de la curioſité, m'auroient paru charmantes, ſi elles avoient été faites par cette belle fille, dont j'étois ſi touché; mais elle ne daigna pas ſe mêler dans nôtre converſation, & quoi-que mes regards fuſſent toûjours attachés ſur elle, elle eut ſi peu d'attention pour moi, que je crois qu'elle ne s'en aperçût pas. Je conduiſis ces Dames le plus loin qu'il me fut poſſible, mais enfin il falut les quitter, & la jeune inconnuë emporta avec elle, les premiers vœux que j'avois formez.

Je m'en retournai au Château occupé d'une profonde reverie, je contai mon avanture à mon Pere, avec toutes les circonſtances d'un jeune homme qui n'avoit jamais rien vû, mes gens s'étoient informez du nom de ces Dames, & mon Pere me demanda, en riant, ſi je n'étois point amoureux de la belle Tilnei. Je rougis comme un innocent, & ne lui répondis rien. Cependant cette aimable idée demeura dans mon cœur, elle me ſuivoit par tout, & le déſir que j'avois d'aller à Londres augmenta infiniment, en penſant que j'y trouverois la jeune Tilnei.

Enfin ce tems ſouhaité arriva, je partis pour Londres, & mon Pere me préſenta au Roi; je ſentis toute la joie que je de-

devois avoir de me trouver dans une des plus nombreuſe Cour de l'Univers, dans une des plus belle Ville du Monde, & au milieu des plaiſirs que je déſirois paſſionnement.

Je m'informai d'abord ſi la belle Tilnei étoit à Londres, & j'apris qu'elle étoit encore avec ſa Tante dans une Province aſſez éloignée, mais le chagrin que j'en reſſentis fut bientôt diſſipé par la vûë de toutes les beautez de la Cour d'Angleterre, & après divers atachemens qui furent de ſi courte durée, qu'à peine en ai-je conſervé le ſouvenir, je devins amoureux de la Comteſſe d'Oxford. Elle étoit Veuve d'un des plus grand Seigneur du Roiaume, & elle n'avoit alors que vingt ans, elle étoit brune,

ſes yeux avoient des charmes infinis, ſa taille étoit fine, ſon air noble. Elle eſt née coquette, elle n'oublia rien pour m'engager, & je pris en effet pour elle une paſſion ſi violente, que ſon humeur qui étoit inſuportable, ne permettoit pas d'excuſer, mais la raiſon ne décide pas du choix du cœur. J'aimois, je croiois être aimé, je fus fidéle, & les caprices & les inégalitez de la Comteſſe d'Oxford, en me faiſant quelque fois haïr la vie, ne laiſſoient pas former à mon cœur le déſir de guérir d'un amour qui me tourmentoit ſans ceſſe.

Enfin deux ans de ſoins aſſidus, & d'une ardeur qui n'avoit preſque point d'exemples, ne ſervirent qu'à faire mieux éclater les injuſtices de la Com-

teſſe

teſſe d'Oxford, elle m'abandonna ſans raiſon, ſans même en chercher de mauvaiſes, j'apris ſeulement qu'elle ne vouloit plus me voir, & elle partit ſecrettement de Londres pour éviter, diſoit-elle, les premiers tranſports de ma fureur. Déſeſperé de ſon départ, je m'informai des lieux où je pouvois du moins aprendre de ſes nouvelles. Une femme qui avoit été près d'elle, me dit que la belle Tilnei pourroit peut-être en ſçavoir, parce qu'elles avoient quelques affaires qui leur étoient communes, & qui devoient bien-tôt ſe terminer.

Je courus auſſi-tôt chez Tilnei, il y avoit déja long-tems qu'elle étoit revenuë à Londres, mais mon aveugle paſſion pour la Comteſſe d'Oxford ne m'a-

voit pas permis de me ſouvenir du trouble qu'elle m'avoit cauſé à ſa premiére vûë. Je la trouvai ſeule, elle fut ſurpriſe de la viſite d'un homme, dont elle ne connoiſſoit que le nom, je ne lui parlai que de la Comteſſe d'Oxford, & je la priai, avec empreſſement de m'en aprendre des nouvelles.

Son départ, mon amour & ma douleur avoient fait trop de bruit, pour que la belle Tilnei n'en fut pas inſtruite, elle m'écoûta avec bonté, & je crois que ſa patience ne fût jamais à une plus rude épreuve. Je tenois des diſcours que l'amour & la fureur me dictoient tour à tour, mes expreſſions étoient encore trop foibles à mon gré, & le déſordre qui ſe remarquoit dans toutes mes parolles, faiſoit

ſoit juger facilement de celui qui règnoit dans mon eſprit & dans mon cœur.

Tilnei ne m'aprit cependant point de nouvelles de mon ingrate, elle ignoroit, comme moi, le lieu de ſa retraite, mais elle eût la bonté de me promettre de s'en informer. Je la priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de la revoir, quand ma vive douleur me laiſſeroit enfin dans une ſçituation plus raiſonnable : Elle me le permit, & malgré mon déſeſpoir je la trouvai toute belle & charmante, telle enfin, Seigneur, que vous l'avez vûë dans ce petit Portrait, que le hazard a mis entre vos mains.

Deux jours après je retournai chez elle, ſa Tante étoit au Lit pour quelque indiſpoſi-

tion, elle ſortit de ſon Apartement, par cette raiſon, & me reçût dans le ſien, où je ne l'entretins que de ma douleur, qui ſembloit augmenter à tous les moments de ma vie.

Je ne pûs même m'empêcher de répandre des larmes, & je parus enfin ſi touché, & ſi penetré de ma paſſion, que la belle Tilnei ſe ſentit atendrie & en verſa auſſi quelques-unes à ſon tour qui ne contribuerent pas peu à tarir les miennes, étant impoſſible qu'après cette marque de ſa pitié, je ne cruſſe ſon cœur ſenſible. Auſſi ſentis-je dès lors conſiderablement diminuer mes maux, par le plaiſir de la voir.

La Comteſſe d'Oxford revint à Londres: L'audace & l'ingratitude furent ſes ſeules raiſons, elle

elle chercha à me rapeller à elle, plus par vanité que par goût, mais je dédaignai des fers que j'avois trouvés ſi pénibles, & je ne la regardai plus qu'avec le mépris, qu'elle avoit ſi juſtement mérité.

Cependant mon cœur s'enflamoit pour la jeune Tilnei, & je prenois une paſſion mille fois plus tendre que la premiere. En ne croiant d'abord que me conſoler, je ſentis bien-tôt que j'aimois veritablement, mais je le ſentis avec un excez de plaiſir, qu'il eſt mal aiſé de comprendre, & mon cœur & ma raiſon furent ſi bien d'accord, dans le choix que je venois de faire, que je me livrai tout entier à ma nouvelle paſſion. Le doux eſpoir d'être aimé, vint encore flater ma tendreſſe

dreſſe. Quoi, diſois-je quelque fois en moi-même, la divine Tilnei que j'ai vû plaindre des tourmens qu'elle n'avoit pas cauſé, qui a verſé pour moi de précieuſes larmes, que je méritois ſi peu, pourra-t-elle me voir touché pour elle du plus ardent amour qui fût jamais, ſans en avoir du moins quelque reconnoiſſance?

Je ne ſongeai plus qu'à l'aimer, & à lui perſuader ma vive tendreſſe, elle en reçût l'aveu ſans colère, mais avec une froideur qui me parût plus déſavantageuſe pour mon amour. Je continuai à lui rendre des ſoins, tout lui parloit de ma paſſion, mais quoi que j'euſſe le plaiſir de lui expliquer les tendres ſentimens d'un cœur qu'elle s'étoit aſſujeti, le charmant

mant eſpoir d'être aimé, ne m'étoit pas encore permis.

Un jour que Tilnei étoit avec ſa Tante à une belle Maiſon de Campagne qu'elles ont à une diſtance peu éloignée de Londres, je les allai voir avec quelques autres jeunes Seigneurs de la Cour, nous fûmes reçûs avec magnificence, & j'eûs la ſatisfaction de parler quelques momens à la belle Tilnei, en nous promenant dans les Jardins, ſans être entendu que d'elle. Quoi-que ce fut ſans ſuccez, que je lui parlois de ma tendreſſe, ce ne pouvoit pas être ſans un extrême plaiſir, je me trouvois heureux de l'adorer, ma paſſion m'étoit chere, & je ne voiois aucun de mes Rivaux plus fortuné que moi. Le jeune Comte de Suthry, même, dont

dont le Pere commandoit alors les Armées d'Angleterre, quoi qu'un des plus aimable & des plus empreſſé, n'en étoit cependant pas mieux traité.

Je rêvois à la ſçituation préſente de mon cœur, en me promenant dans une Allée aſſés ſombre, où j'étois entré, lors qu'en marchant je trouvai ſous mes piés des Tablettes que je ramaſſai. Je les ouvris promtement, & y trouvai entre les feüillets le Portrait de la charmante Tilnei, qui paroiſſoit achevé depuis peu. Je rendis mille graces à la fortune & à l'amour d'une ſi agréable avanture. Je reconnus que les Tablettes étoient à la belle Tilnei, par pluſieurs choſes que j'y trouvai écrites, je ne pûs réſiſter au déſir d'y ajoûter quelque

que choſe de ma façon : Pour cet éfet je fis ſur le champ quelques vers, & dès que je les eus achevez, je courus chercher un de mes amis qui étoit venu avec nous, & qui ſavoit ma paſſion, je le priai de dire qu'il avoit trouvé les Tablettes, & de les rendre à l'aimable Tilnei.

Vous avez oublié que j'aime les vers avec paſſion, Comte d'Angleſey, interrompit la Princeſſe de Huntley, puis que vous les avez retranché du récit que le Roi vous a ordonné de nous faire. C'eſt que je cherchois à le finir plus promtement, répondit le Comte en ſouriant, mais puis que Vôtre Alteſſe m'ordonne le contraire, voici ceux que je fis pour la belle Tilney.

L'A-

L'AMOUR DÉGUISÉ.

J'aimois ſans vous aimer; L'amour
ſçût m'en punir:
Vous l'avés vû Tilnei, vous en
fûtes ſurpriſe,
Et je vous connoiſſois, Grands
Dieux! J'en veux mourir,
Si vous ne pardonnés ma cruëlle
mépriſe.

Mon cœur de vos beaux yeux reçût
les premiers coups,
Je formai dès ce jour une ado-
rable envie,
Et ſi j'ai pû manquer un moment
d'être à vous,
Je m'en repentirai le reſte de ma
vie.

Ces vers valoient bien la peine de

de n'être pas retranchés de l'avanture que vous nous aprenés, dit la Princeſſe de Huntley ; Ils marquoient ſi bien, dumoins, la ſçituation de mon ame, reprit le Comte d'Angleſey, que la belle Tilnei n'avoit pas beſoin de connoître mon écriture pour deviner qu'ils étoient de moi. Elle parut inquiete de la perte de ſon Portrait, mais comme mon Ami ſoûtint toûjours que c'étoit lui qui avoit trouvé les Tablettes, & que le Portrait n'étoit point dans les feüillets, elle n'oſa, devant ſa Tante, s'adreſſer à moi pour me le demander, quoi qu'elle eut lieu de penſer que j'avois fait ce vol, ſi précieux à ma tendreſſe.

Nous partîmes ce même ſoir de cette agréable Maiſon, &

le

le lendemain Tilnei revint à Londres où je continuai à lui marquer mon attachement, mais ſi je lui trouvois toûjours cet eſprit & cette douceur charmante, qui m'avoient enchanté, jamais je ne la pûs trouver ſenſible, & je me déſeſperois de la bizarerie de ma fortune, qui m'avoit fait attendrir quelques moments le cœur de la belle Tilnei, quand ſa pitié ne m'étoit pas un bien ſi néceſſaire, & qui me refuſoit la même faveur, quand ſes bontés l'étoient abſolument pour mon repos & pour ma félicité.

Un ſoir que je revenois de chez Tilnei, j'entendis du bruit derriere moi, je me tournai bruſquement, & je vis un homme qui mettant l'épée à la main; Comte d'Angleſey, me dit-

dit-il, il faut du moins mériter ta bonne fortune, en me faiſant voir que tu en ès plus digne que moi. Je reconnus à ces paroles le jeune Comte de Suthry, il étoit amoureux depuis long-tems de la belle Tilnei, il me croioit plus heureux que lui; & j'étois ſeulement moins mépriſé : Je mis à mon tour l'épée à la main, & après un combat aſſez long, je le bleſſai de deux coups, dont il tomba, je pris ſoin de le faire porter chez lui, mais ce ſecours lui fut inutile, car il mourut cette même nuit des bleſſures qu'il avoit reçûës.

La nouvelle de nôtre combat, & celle de ſa mort firent grand bruit dans Londres, & mon Pere, après avoir blâmé, en peu de mots, mon imprudence

dence, m'ordonna de partir promtement, je lui demandai la permiſſion de venir à la Cour d'Ecoſſe, il aprouva mon deſſein, & me conduiſit lui-même juſques à quelques lieuës de Londres. Cependant dès qu'il fut parti, bien loin de ſonger à m'éloigner, tranſporté du déſir de revoir encore la charmante Tilnei, j'ordonnai aux gens qui devoient me ſuivre de m'aller atendre dans un lieu que je leur marquai, & je rentrai ſeul dans Londres avec toute l'imprudence d'un jeune homme fort amoureux, & qui ne connoît point de plus grand danger que celui de partir ſans revoir ce qu'il aime.

La fortune qui ſe plaît à favoriſer les audacieux me fût favorable, je ne rencontrai perſonne

ſonne qui pût me connoître, je courûs chez la belle Tilnei, je la trouvai ſeule, elle me parût mortellement afligée de l'éclat que mon combat venoit de faire, & quelqu'innocente qu'elle fût de ce malheur, les diſcours qui ſuivent ces ſortes d'avantures l'étonnoient, & lui faiſoient ſentir une vive douleur: Je me jettai à ſes piés, je lui dis tout ce que mon amour m'inſpira de plus tendre, elle me parût un peu touchée de l'excez de ma paſſion, & du danger où je m'étois mis en rentrant dans Londres, elle m'ordonna de partir en diligence, & me promit même de ſe ſouvenir de moi. Je lui jurai mille fois une ardeur immortelle, & je ne crois pas que je puiſſe manquer de ma vie

vie à des ſermens que l'amour lui-même m'a dictés, & que ma raiſon aprouve ſans ceſſe. Je partis enfin, le cœur occupé de l'idée de la belle Tilnei, je me rendis en Ecoſſe où l'honneur que j'eus, Seigneur de m'attacher à vôtre ſervice diſſipa une partie de mes chagrins, j'écris ſouvent à la charmante Tilnei, elle me fait quelque fois réponſe, mais ſes Lettres ne ſont remplies que de choſes indiferentes, & l'amour n'aiant point de part à ce ſouvenir qu'elle m'avoit promis, je me trouve veritablement malheureux de ne pouvoir me flater de l'avoir renduë ſenſible. Pendant mon abſence, mon Pere a pris ſoin de terminer l'afaire qui m'avoit obligé de m'éloigner d'Angleterre, & malgré

le

le crédit du Comte de Suthry, le Roi a permis que je retournaſſe à la Cour après une année de ſéjour hors du Roiaume.

Voilà, Seigneur, continua le Comte d'Angleſey, ce que vous avés voulu ſçavoir, & je crains fort que ce récit, peu digne d'amuſer Vôtre Majeſté, ne l'ait beaucoup ennuiée. Je vous plains Comte, lui dit le Roi en ſoûpirant, vous ſavés que la belle & malheureuſe Feliciane ne m'a que trop bien apris à connoître tous les maux de l'amour, mais après tout, Comte, le ſort vous peut-être bientôt favorable, vous reverrez dans peu de mois ce que vous aimez, & moi, je ne ſerai peut-être heureux de ma vie. Il eſt juſte, Seigneur, interrompit la

Princeſſe de Huntley pour tâcher à détourner le Roi de ſa triſteſſe, de rendre au Comte d'Angleſey le beau Portrait qui lui apartient, elle le lui rendit en éfet dans l'inſtant même, il le reçût avec reſpect, & comme il étoit déja aſſez tard, le Roi & la Princeſſe retournérent au Palais.

Le lendemain le Roi aprit que le Duc d'York étoit heureuſement arrivé en Ecoſſe, & qu'il ſeroit bien-tôt à Sterling, où il arriva en effet peu de jours après, avec un équipage magnifique; Sa préſence enleva tous les cœurs, & tous les Hiſtoriens nous aprennent qu'il avoit alors environ vingt-trois ans, qu'il étoit beau à la perfection, qu'il avoit la plus belle taille du monde, & que ſes ma-

maniéres étoient charmantes; Il ſoûtenoit ſi bien ſa dignité, qu'il ſembloit que ſa perſonne ſeule ſufiſoit pour lever tous les doutes que l'on avoit formez d'abord ſur ſa naiſſance. Il fut reçu du Roi d'Ecoſſe avec une magnificence extraordinaire & il lui donna audiance en préſence des plus grands Seigneurs de ſon Roiaume, qui étoient tous acourus en foule à ce ſpectacle ſi glorieux pour leur Nation.

Le jeune Duc d'York s'avança pour embraſſer le Roi, & ſatisfait, que le Roi ſe fut préſenté pour lui faire cet honneur, il recula reſpectueuſement quelques pas, & demeura debout auſſi bien que le Roi, à qui il dit alors en peu de mots les perils qu'il avoit couru, les tentatives qu'il avoit déja fai-

tes pour recouvrer la Couronne d'Angleterre, & finit en le priant de lui accorder ſa protection, & de ſatisfaire en cela aux déſirs des Rois qui s'intereſſoient à ſa fortune.

Le Roi d'Ecoſſe touché des malheurs du Duc d'York lui ofrit un azile dans ſa Cour, & lui promit d'aſſembler ſon Conſeil pour déliberer ſur ce qu'il pourroit faire de plus en ſa faveur. La bonne mine du jeune Duc d'York, ſa beauté, ſes manieres aiſées, ſon air ni trop fier ni trop abaiſſé, ſi convenable à ſes intentions & à l'état préſent de ſa fortune, & la grace avec laquelle il accompagnoit ſes diſcours, previnrent tous les cœurs, & le Roi encore plus touché que les autres en faveur de ce jeune Prin-

Prince, aiant aſſemblé promtement ſon Conſeil, il y fut admis, & y parla au Roi en ces termes. Vous voiez, Seigneur, les pitoiables reſtes de l'illuſtre Maiſon d'York qui a regné avec tant de gloire en Angleterre. Je ſuis né pour porter la Couronne au défaut du Prince Edoüard mon aîné, étant échapé avec peine à la cruauté des Bourreaux qui firent périr mon malheureux frere; leur pitié ou l'horreur même de leur crime les porta à épargner une vie que tant d'infortunes ont renduë malheureuſe, & que j'ai ſouvent regreté de n'avoir pas perduë avec le Prince Edoüard dans la Tour de Londres. Il ajoûta que pendant qu'il menoit une vie ſi cruëlle, abandonné de tout le monde,

Henri Tidert Comte de Richemont s'étoit emparé de la Couronne d'Angleterre, qu'à la verité Richard ſon Oncle avoit été puni de ſes crimes, mais qu'il n'avoit fait que changer de Tiran, qu'ennuié d'une vie, ſi éloignée de ſa naiſſance, il avoit réſolu de tout riſquer pour s'ouvrir un chemin à la gloire, qu'il avoit paſſé en Irlande, où les Peuples l'avoient reconnu pour légitime Heritier du Trône d'Angleterre, que le Roi de France l'avoit auſſi reconnu, mais qu'il avoit été obligé de le ſacrifier aux preſſants interêts de ſon Etat, qu'en quittant la France il avoit été ſe jetter entre les bras de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne ſa Tante, qui, quelqu'interêt qu'elle eût à déſavoüer un

Prin-

Prince malheureux, proſcrit par la fortune, avoit cependant reconnu publiquement, pour le ſeul Héritier de la Couronne d'Angleterre, qu'il étoit contre toute aparence, qu'une ſi vertueuſe Princeſſe l'eût voulu reconnoître au préjudice de ſes Neveux, Fils d'Eliſabeth d'York ſa propre Sœur, ſi la vérité ne l'y avoit forcée, & que même le Roi de France, qui vouloit réparer l'injuſtice qu'il lui avoit fait, en le ſacrifiant à l'ambition de Henri, le conjuroit de lui donner ſa protection, que le Roi des Romains, la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, ainſi que tous les Partiſans de la Royale Maiſon d'York, lui demandoient la même grace, que la juſtice & ſa propre generoſité lui parloient en ſa

faveur, & qu'en prenant une défence auſſi juſte que la ſienne, il joindroit à tant de glorieux titres qu'il poſſedoit déja, ceux de vainqueur des Tirans, & de Protecteur des Princes oprimez par la fortune.

Le Diſcours du jeune Duc d'York, fit ſur l'eſprit du Roi & ſur ſon Conſeil tout l'effet qu'il en pouvoit atendre, enſorte que ce Prince, qui de ſon naturel étoit bienfaiſant, & qui n'avoit d'autre envie que de trouver des occaſions de ſe ſignaler & d'acquerir de la gloire, réſolut dès ce moment d'apuier ſes interêts de toute ſa puiſſance. Il le reconduiſit cependant juſques à la porte du Conſeil, & aiant repris ſa place, il écouta divers avis ſur une afaire qui étoit de ſi grande

de importance, & détruiſit tous ceux qui lui furent contraires, par l'ardeur qu'il marqua en faveur de ce jeune Prince, tellement qu'il fût réſolu qu'on leveroit inceſſamment une puiſſante Armée, pour ſoûtenir ſes prétentions à la Couronne d'Angleterre.

Le Roi ſe fit un plaiſir d'ami genereux, d'aprendre lui-même au Duc d'York ce qui venoit d'être réſolu en ſa faveur, & après lui avoir donné ces illuſtres marques de la compaſſion qu'il avoit de ſa forune, il voulut prendre ſoin de lui procurer des plaiſirs, & par de nobles amuſemens, lui faire atendre agréablement le tems deſtiné pour leur glorieuſe entrepriſe.

Il préſenta ce Prince à la

belle Princeſſe de Huntley, qui le trouva ſi ſemblable à ce charment Portrait qu'elle avoit de lui, qu'elle ne pût s'empêcher de rougir: Le Roi s'en aperçût & la pria en ſouriant de faire au Duc d'York les honneurs de la Cour d'Ecoſſe. Il y eut des Bals, des parties de Chaſſe & les plaiſirs banis de cette Cour depuis long-tems par la perte de la belle Feliciane, y furent enfin rapellez pour ſuſpendre dans le cœur du Duc d'York le ſouvenir préſent de ſes malheurs.

Cependant le Roi ne pouvoit partager les plaiſirs qu'il donnoit à ce Prince, l'abſence de Feliciane avoit gravé dans ſon ame une douleur qui n'en pouvoit être éfacée.

Un ſoir que toute la Cour étoit

étoit chés la Princeſſe de Huntley, le Roi s'aperçût des ſentimens qu'elle commençoit d'inſpirer au Duc d'York, quelque attention qu'il eut à les cacher, il en parla à cette Princeſſe, qui, quoi qu'elle s'en fut ſans doute aperçûë avant lui, feignit cependant de n'avoir pas remarqué les actions & les regards de ce jeune Prince. Le Roi propoſa auſſi dès ce même ſoir au Duc d'York une partie de rompre des Lances à l'honneur des Dames, ce qu'il accepta avec plaiſir, toute la jeuneſſe de la Cour fut charmée de cette propoſition, & ainſi on ne ſongea qu'à préparer chacun ſes équipages, & à choiſir ſa Deviſe, & ceux qui étoient veritablement amoureux, ne négligérent pas cette occaſion

de marquer leur paſſion à leurs Maiſtreſſes.

Le jour qui devoit preceder celui des Courſes, comme l'on parloit chez la Princeſſe de quelques Déviſes que l'on avoit choiſies, le Roi demanda en ſouriant au Duc d'York de qui il ſe déclareroit le Chevalier? J'ai toûjours été ſi infortuné, Seigneur, reprit le jeune Duc, que l'amour n'a pas daigné favoriſer un Prince abandonné de la fortune. Je crois, cependant, reprit le Roi que les Dames que vous auriés honorées de vos ſervices, n'auroient pas été pour vous auſſi aveugles que la fortune, mais, continua-t-il en ſouriant, pour commencer à leur rendre vos hommages, ſoiez demain aux Courſes que nous devons faire, le Che-

Chevalier de la belle Princeſſe de Huntley. J'accepte cet honneur avec un ſenſible plaiſir, repartit reſpectueuſement le Duc d'York, ſi la Princeſſe veut bien me faire la grace d'y conſentir? Le Roi vient de l'ordonner, Seigneur, reprit la Princeſſe en rougiſſant, ce n'eſt pas à moi à l'en dédire.

La joie du Duc d'York brilla dans ſes yeux, & le plaiſir d'être le Chevalier de la belle Princeſſe de Huntley, calma dans ce moment toutes ſes inquietudes, il ſe prépara pour les Courſes avec tout le ſoin que lui devoit faire prendre le déſir de briller à la Cour d'Ecoſſe, & celui de paroître, à la Princeſſe de Huntley, digne de ſon attention, & le Roi pour faire plus d'honneur à ce Prin-

Prince voulut bien être de cette partie. Son habit étoit tout couvert de Diamans, il montoit un Cheval noir, fier & ſuperbe, & l'on voioit peint ſur ſon Ecu, qu'un de ſes Ecuyers portoit près de lui, une Bouſſole, & un nuage au deſſus qui ſembloit cacher une étoile fort brillante, avec ces paroles gravées autour:

Elle eſt diſparuë, & elle me conduit.

Le jeune Roi parut ſi beau & d'une mine ſi relevée qu'il atira mille & mille aplaudiſſemens, ſa Deviſe fut facile à expliquer, on vit par elle qu'il portoit partout le ſouvenir de la belle Feliciane. Le jeune Duc

Duc d'York parut à ſon tour vêtu d'un habit bleu magnifique, il étoit en broderie d'or, la même couleur ſe faiſoit remarquer en tout ſon équipage, parce que c'étoit celle de la Princeſſe de Huntley. Il parut d'une beauté ſurprenante, ſon Cheval étoit iſabelle à crins noirs, qu'il manioit de la meilleure grace du monde. Il portoit pour Deviſe, un jeune Aiglon, qui s'éforce de voler vers le Soleil, avec ces paroles :

Je ſuis né pour y arriver.

Toute la jeuneſſe de la Cour brilla dans ce divertiſſement, & le Comte d'Angleſey qui porta ſur ſon Ecu la même Deviſe qui étoit gravée ſur le Portrait

trait de la charmante Tilnei, ſe diſtingua extrêmement, & eut même l'honneur de diſputer le prix avec le Duc d'York. Mais ce jeune Prince fut vainqueur, & eut le plaiſir de le recevoir des mains de la Princeſſe de Huntley. C'étoit une Epée enrichie de Diamants, & d'un travail merveilleux. Pour ce qui eſt du Roi, il ſe contenta d'avoir fait la premiere Courſe de la meilleure grace du monde, & la langueur dont il étoit acablé ne lui permettant pas de prendre beaucoup de part à ce plaiſir, il fut ſpectateur du reſte des Courſes, & parut avoir beaucoup de joie de la gloire du Duc d'York.

La paſſion que ce jeune Prince venoit de prendre pour la charmante Princeſſe de Huntley,

ley, fit voir combien l'amour l'emporte ſur toutes les autres paſſions. Il n'avoit été juſques alors, occupé que de ſon ambition, il le fut encore plus de ſa tendreſſe. L'empreſſement qu'il avoit pour la Guerre d'Angleterre devint moins violent, il aporta même des obſtacles ſecrets pour retarder ſon départ. Il cachoit avec tous les ſoins poſſibles une paſſion qu'il croioit devoir être toûjours malheureuſe, & il n'oſa la laiſſer entendre à la Princeſſe que par ſes regards, encore les contraignoit-il ſouvent, & les ſeules douceurs de l'eſpérance, n'oſoient à peine ſe faire ſentir à ſon cœur. Quelle aparence en effet, qu'une Princeſſe qu'il croioit deſtinée au Roi d'Ecoſſe, voulut quitter un Roi jeune,

ne, aimable, adoré de ſes Sujets, & un Roiaume tranquile pour atacher ſes beaux jours à ceux d'un Prince proſcrit, & malheureux.

Cependant le Dieu dont la ſuprême puiſſance ne reconnoît point les loix de la raiſon, inſpiroit à la Princeſſe de Huntley des ſentimens, inconnus juſques alors à ſon jeune cœur, mais qui s'y gravoient malgré elle avec des caractères ſi forts & ſi tendres que rien ne pût jamais les en effacer. Par quels évenemens biſares, diſoit cette Princeſſe, à une de ſes Filles en qui elle avoit une confiance parfaite, le deſtin m'a-t-il forcé à m'atacher à ce jeune Prince? Sa mort perſuadée à tout l'Univers, me fait ſentir une vive compaſſion; Un Portrait

trait trop aimable vient augmenter cette pitié ; Ce Prince reparoit entre les hommes, contre toute aparence, & c'eſt préciſément en Ecoſſe qu'il vient chercher un azile contre la fureur de ſes ennemis. Que d'évenemens extraordinaires, continúa-t-elle en ſoûpirant, pour conduire l'amour dans mon cœur !

La paſſion du jeune Duc d'York pour la Princeſſe de Huntley étoit trop violente, pour demeurer long-tems cachée, il en donnoit mille marques, malgré lui, enſorte que le Roi d'Ecoſſe, qui s'en étoit déja aperçû, voulant réparer la perte du Sceptre d'Ecoſſe, que ſon cœur n'étoit pas en état d'ofrir à la Princeſſe de Huntley ; crût ne pouvoir jamais faire

faire rien de plus avantageux pour elle, que de la donner à l'Héritier de la Couronne d'Angleterre ; il lui parût même que ce ſeroit juſtifier ſes Armes aux yeux de l'Univers, & que le Duc d'York étant entré dans ſon Alliance, on ne s'étonneroit plus qu'il combatit pour ſes interêts. Il parla au Comte de Huntley de ſon deſſein, & ce Prince, qui avoit enfin perdu l'eſpérance de voir règner ſa Fille en Ecoſſe, aprouva le projet du Roi avec beaucoup de joie, & la jeune Princeſſe qu'il prit ſoin d'en inſtruire, livra ſon ame à des tranſports ſi pleins de douceurs, que les malheurs du Duc d'York, & ſa fortune encore incertaine, ne balancerent pas un moment la joie que l'amour ſatisfait

fai-

faiſoit ſentir à ſon cœur.

Cependant comme le Duc d'York ignoroit ſa félicité, le Roi ſe faiſant un plaiſir de la lui aprendre lui-même, l'envoia prier de venir le trouver dans ſon Cabinet, où ce Duc s'étant rendu peu de moments après, le Roi ſe plaignit d'abord avec bonté de ce qu'il lui avoit caché ſes ſentimens pour la Princeſſe de Huntley, & lui aprit qu'il venoit de conclurre ſon mariage avec cette belle Princeſſe.

Le Duc d'York fut ſi ſurpris de l'excez d'un bonheur ſi peu attendu, que ſon ſilence & ſon déſordre marquerent beaucoup mieux au Roi, que n'auroient fait les paroles les mieux ſuivies, ſa reconnoiſſance & ſon amour, il pria cependant le

Roi

Roi de ne point contraindre la Princeſſe d'atacher ſes beaux jours à ceux d'un Prince infortuné, qui ne pouvoit encore lui ofrir une fortune digne d'elle. Non, lui dit le Roi en ſouriant, ce ne ſera pas contraindre les inclinations de la Princeſſe, que de lui donner pour Epoux un Prince charmant, qu'une ſecrette ſimpathie l'avoit forcée d'aimer, même avant que de l'avoir vû. Enſuite il aprit au Duc d'York l'avanture du Portrait qui avoit été ſi cher à la Princeſſe, ce qui lui cauſa une joie ſi vive qu'il avoit peine à la contenir. Après quoi le Roi le conduiſit lui-même chez cette Princeſſe, qui parut embaraſſée en le voiant entrer, mais dont la joie qui brilloit dans ſes beaux yeux,

yeux, acheva d'assurer le bonheur de son Amant.

Le Roi aprit ce même soir à toute la Cour le mariage du Duc d'York avec la Princesse de Huntley. Cette nouvelle y fit règner la joie & y ramena mille nouveaux plaisirs, parce que ce jeune Duc avoit si fort gagné les cœurs, que chacun sans exception prit part à son bonheur, & s'intereſſa à l'heureux ſuccez de son amour.

La Princesse de Huntley aiant apris du Roi qu'il n'avoit pas laissé ignorer au Duc d'York l'avanture qui avoit fait naître pour lui dans son cœur les premiers mouvemens de pitié & de tendresse, remit dès ce même soir ce charmant Portrait à son bras ; & ce Prince sentit cette faveur en Amant qui connoit

noit toutes les délicateſſes dont un tendre amour eſt capable.

Cependant le Roi ardent dans ſes deſſeins, & prevenu d'une extrême affection pour le Duc d'York, voulant hâter ſa felicité, ne donna que quatre jours pour préparer la pompe de cet illuſtre Hymenée.

Le jour qui devoit precedér cette aimable Fête, le jeune Duc d'York ſe retira tout ſeul dans ſon Cabinet, ſous pretexte d'écrire à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, à qui il avoit déja envoié un Courier pour lui aprendre l'heureuſe alliance qu'il alloit contracter dans peu de jours avec le Roi d'Ecoſſe : Et il y avoit déja quelque tems qu'il y étoit enfermé ſeul, quand Frion qui en avoit l'entrée libre à toutes heu-

heures, ſe préſenta à la porte: Frion étoit l'homme de ſon tems dont la capacité étoit la plus eſtimée, il avoit été Secretaire de Henri VII. alors Roi d'Angleterre, mais quelques mécontentemens, joints à ſon zele pour l'illuſtre Maiſon d'York, l'avoient obligé de quitter Henri, & il s'étoit ataché à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, & ſur tout au jeune Duc d'York, pour qui ſa fidelité paroiſſoit inviolable. Il ſavoit tous ſes deſſeins, & ce Prince ſuivoit ſes conſeils dans les occaſions les plus importantes.

Dès que le Duc d'York entendit la voix de Frion, il fut lui-même ouvrir la porte de ſon Cabinet; Frion y entra ſeul; mais quel fut l'étonne-

ment de ce zelé Miniſtre, lors qu'il s'aperçût que ce jeune Prince avoit le viſage tout couvert de larmes, & que la douleur la plus vive paroiſſoit peinte dans ſes yeux. Qu'eſt-ce que ceci, Seigneur, lui dit-il? & quel déſeſpoir vous agite, quand tout ſuccede à vos déſirs? Un Roi genereux vous aime, il leve une puiſſante Armée pour vos interêts, vous allés, ſans doute, par ce ſecours monter ſur le Trône d'Angleterre, & comme ſi ce n'étoit pas aſſez de ſatisfaire vôtre ambition, la fortune va vous atacher à une Princeſſe pour qui vous êtes ſenſible, & dont vous êtes tendrement aimé. Hélas, interrompit le Duc D'York, c'eſt cét amour lui-même qui fait mes douleurs à la veille de

ma

ma felicité. J'adore la Princeſſe de Huntley, jamais paſſion n'a été ſi vive & ſi tendre que la mienne, je ſuis aimé, je vai poſſeder ce que j'aime, & par une fatalité incroiable je ne ſçaurois être heureux. Que penſeroit la Princeſſe, continua-t-il en ſoûpirant, ſi elle n'ignoroit plus que ce Prince qu'elle croit Fils d'Edoüard, Héritier de la Couronne d'Angleterre, digne enfin de ſon cœur par ſes actions & par ſa naiſſance, n'eſt qu'un malheureux impoſteur, dévoüé à ſon ambition & à la haine de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne? Quels diſcours, Seigneur, s'écria le zelé Frion, craignez que ces murs mêmes ne revelent un ſecret ſi dangereux à vôtre fortune & à vôtre

vie. La perte de ma vie, reprit froidement le faux Duc d'York, ne me ſeroit pas ſi ſenſible que la douleur de tromper la belle Princeſſe que j'adore.

Le prudent Frion qui ſavoit toute l'intrigue qui faiſoit paſſer ce jeune homme pour le véritable Duc d'York, Fils d'Edoüard IV. Roi d'Angleterre, jugea bien que l'amour alloit renverſer en peu de moments un deſſein de pluſieurs années, s'il ne ſe ſervoit de ce même Dieu pour raſſeurer le cœur du faux Duc d'York. Quels vains ſcrupules vous arrêtent, Seigneur, lui dit-il alors, & pourquoi refuſés vous d'être heureux? Quelle fauſſe délicateſſe eſt venuë ſeduire vôtre cœur? C'eſt vous qui adorés la Princeſſe

ceſſe de Huntley, c'eſt vous qu'elle aime, & peut-être n'eût elle jamais aimé le véritable Duc d'York ſi la fortune l'avoit ſauvé de la Tour de Londres, comme nous l'avons perſuadé preſqu'à tout l'Univers. Ce n'eſt pas le rang de Succeſſeur d'Edoüard IV. qui la détermine à vous aimer, ce ſont les charmes de vôtre Perſonne qui l'ont ſéduite, vous ſavez même que ce Portrait ſi cher à cette Princeſſe, & dont la vûë ſeule avoit commencé vôtre bonne fortune, eſt un de ceux qui avoient été faits de vous, quand la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne vous eut fait l'honneur de vous choiſir pour le grand Perſonnage que vous deviés repréſenter aux yeux de tout l'Univers, & que

n'ignorant pas que la beauté & la jeuneſſe eſt ce qui porte plus facilement la compaſſion dans les cœurs, elle m'ordonna de repandre un grand nombre de ces Portraits dans toutes les Cours de l'Europe, pour commencer à faire naître de la pitié pour un jeune Prince malheureux qu'elle avoit réſolu de faire revivre en vous.

Pourquoi cherchés vous, Frion, reprit triſtement le faux Duc d'York, pourquoi cherchez vous à m'abuſer par des idées trop flateuſes, je ſçai trop que le cœur de ma Princeſſe qui croit ſe pouvoir donner ſans crime au Duc d'York, n'auroit que du mépris & de la haine pour le malheureux Perkin. Oubliés à jamais ce nom, Seigneur, repartit Frion,

ne

ne ſongez plus qu'à vous rendre digne de celui que vous portés à préſent, & à remplir les hautes eſpérances que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne a conçûës de vous; Et après tout, Seigneur, n'êtes vous pas du Sang Royal d'Angleterre, le Roi Edoüard IV. n'aima-t-il pas la belle Catherine de Fare vôtre Mere, & ne ſçavons nous pas que ce Prince vous a toûjours crû ſon Fils, ſa mort trop promte l'empêcha à la verité d'aſſeurer vôtre fortune, mais le choix que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne a fait de vous, va reparer cette injuſtice de la deſtinée.

Comme Frion achevoit ces paroles, on vint avertir le Duc d'York, car nous l'apellerons

encore de ce nom, puis que c'eſt celui que lui donnoit toute l'Europe, qu'on le demandoit de la part de la Princeſſe de Huntley. Il eſſuia promtement ſes larmes & fit entrer un Ecuyer de cette Princeſſe qui lui préſenta un Billet, & une petite Boëte à Portrait entourée de Diamans, dans laquelle il trouva celui de cette charmante Princeſſe, il le baiſa avec reſpect, & ouvrant avec empreſſement le Billet, il y trouva ces paroles.

AU DUC D'YORK.

JE peux enfin vous donner, Seigneur, un Portrait que vous m'avez parû déſirer ſi ardemment, & mon devoir d'accord avec mon cœur, ne me permet

met plus de vous refuſer ce plaiſir; Je ne vous demande point le vôtre, vous ſçavés, Seigneur, que je tiens ce bien de la fortune, mais n'oubliés jamis, s'il eſt poſſible, les ſentimens qu'il avoit commencé de m'inſpirer.

La Princesse de Huntley.

Cette marque de tendreſſe de la belle Princeſſe de Huntley, fit plus d'éfet ſur le cœur du jeune Perkin, que toute la prudence & la politique du zelé Frion n'avoient pû faire, auſſi fit-il une réponſe à ce Billet, qui exprimoit toute l'ardeur de ſa paſſion, il donna une Bague d'un prix conſiderable à celui qui le lui avoit aporté, & dès qu'il fut parti, montrant à Frion l'aimable Portrait & le Billet

qu'il venoit de recevoir ; L'Amour le veut Frion, lui dit-il, je me rends à vos conſeils, & ſi j'ai bien ſoûtenu juſques à préſent le grand Perſonnage que je repréſente, comme un ambitieux dévoüé aux ſentimens de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, ce ſera comme Amant de la Princeſſe de Huntley que je vaincrai Henri VII. & que je monterai ſur le Trône d'Angleterre. Le jeune Perkin prononça ces paroles avec tant de grace & une ſi noble fierté, que Frion tranſporté de joie, ſe jetta à ſes piés, & le conjura de ne ſe laiſſer plus ſéduire à trop de grandeur d'ame, & à l'excez de ſon amour.

Water entra alors dans le Cabinet. C'étoit un jeune Seigneur Anglois d'une naiſſance diſtin-

diſtinguée, à qui le faux Duc d'York ne cachoit aucun de ſes deſſeins. Quelques diſgraces qu'il avoit reçûës à la Cour de Henri VII. l'avoient ataché au faux Duc d'York, pour qui il avoit pris une affection inviolable; Frion ſe retira pour donner les ordres néceſſaires pour la pompe de l'illuſtre Himenée qui ſe devoit célébrer dans peu de jours, & le jeune Perkin diſpenſant ſon ami en particulier du reſpect qu'il lui rendoit en public, l'embraſſa dès qu'ils furent ſeuls, le fit aſſeoir auprès de lui, & lui aprit toutes les agitations que l'amour avoit fait ſentir à ſon cœur: Mais mon cher Water, ajoûta-t-il, l'amour qui m'avoit cauſé toutes ces incertitudes, vient enfin de me déterminer. Trop de grandeur

d'ame a penſé vous ſéduire, Seigneur, reprit Water, vous ſeul vous opoſiés à vôtre bonne fortune, & à l'extrême joie que cette nouvelle va cauſer à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, mais le même Dieu qui faiſoit naître vos craintes, vous détermine; ainſi l'amour tourmente & flate tour à tour. Mais, Seigneur, continua Water, cette paſſion n'a pas toûjours regné dans vôtre ame avec un pouvoir ſi abſolu, vous aimiez tendrement en Portugal, & les ordres de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne vous firent oublier en peu de tems un amour qu'elle ne croioit pas qui pût s'accorder avec les grands deſſeins qu'elle méditoit, & dont l'exécution vous étoit reſervée; J'étois auprès d'elle, Sei-

Seigneur, quand celui qu'elle vous avoit envoié lui rendit compte de vôtre départ & de vôtre obéïſſance. Mon amour & mon obéïſſance en cette occaſion, reprit le faux Duc d'York, furent un effet de mon ambition, & je veux, mon cher Water, pour ſatisfaire cette genereuſe afection qui t'atache à mes interêts t'aprendre l'Hiſtoire d'une Vie, où tous les événemens les plus extraordinaires ſont enchaînés par la fortune, avec tant d'art, que ſi la vérité ſe découvroit aux yeux de l'Univers, elle auroit ſans doute plus de peine à trouver croiance, que le menſonge, aidé de la haine & de l'adreſſe de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, n'en a eu à s'y établir.

HIS-

HISTOIRE DE PERKIN OU DU FAUX DUC D'YORK.

TU ſçais mon cher Water, continua le faux Duc d'York, le ſecret le plus important de ma vie, la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne l'a confié à ta fidélité, mais tu en ignores les circonſtances.

Osbek né à Tournay dans la Flandre Wallone, n'avoit rien d'élevé dans ſa naiſſance, mais ſes grands biens ſembloient reparer en lui ce défaut de la fortune, il devint éperduëment amoureux de Catherine de Fare, elle étoit belle, ſa naiſſance étoit illuſtre, mais le peu de bien qui étoit pour lors dans

dans ſa Maiſon la fit accorder aux richeſſes & aux empreſſemens d'Osbek, elle obéït à ſes Parens avec une peine incroiable, elle étoit naturellement ambitieuſe, fiere de ſa beauté, & rien ne pouvoit reparer dans ſon eſprit le manque de naiſſance qu'elle trouvoit dans ſon Epoux.

Une diſgrace qui lui arriva dans ſes biens, dont il perdit une partie, le fit réſoudre à paſſer en Angleterre, & la belle Catherine de Fare, complaiſante pour lui en cette occaſion, pour la premiére fois de ſa vie, aprouva fort ſon deſſein. Elle ſçavoit, comme toute la terre ne pouvoit l'ignorer, qu'Edoüard IV. étoit le plus beau & le plus galand Prince de ſon tems, qu'il comptoit pour rien

la qualité dans ſes Maitreſſes, & qu'il adoroit la beauté en quelque lieu qu'il la rencontrât. Cette circonſtance flatoit en ſecret Catherine de Fare, & ſes preſſentimens ne la trompérent point, à peine fut-elle arrivée à Londres, qu'Edoüard à qui elle prit grand ſoin de ſe montrer, à quelques ſpectacles, fut frapé de ſa beauté, il la vit, il l'aima tendrement, & combla de biens & d'honneurs Osbek, qui content de ſa fortune ne s'opoſa point à la paſſion du Roi.

L'amour d'Edoüard parût aſſez conſtant pour ſa nouvelle Maitreſſe, je nâquis deux ans après ſon arrivée à Londres, & le Roi qui me fit l'honneur de me regarder comme ſon Fils, parût touché d'une véri-

table

table joie en aprenant ma naiſſance, il daigna me nommer lui-même, & me donna le nom de Perkin.

La parfaite reſſemblance que j'ai avec la Maiſon Roiale d'York & qui n'a pas peu contribué aux deſſeins de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, augmenta pour moi l'afection du Roi. Il flata ma mere qu'il me reconnoîtroit un jour publiquement pour ſon Fils, mais la fortune qui me reſervoit ou de grands malheurs, ou une plus glorieuſe deſtinée, ne permit pas au Roi d'Angleterre d'achever ce qu'il avoit réſolu en ma faveur, il mourut; Je n'étois pas en âge de ſentir cette perte, mais la belle Catherine de Fare, dont le cœur ſenſible à l'ambition, l'étoit

l'étoit devenu encore plus à l'amour, par la paſſion qu'Edoüard avoit eu pour elle, ne pût réſiſter à l'excez de ſa douleur, en ſorte qu'elle mourut auſſi peu de mois après le Roi, ſans témoigner aucun regret à la vie. Elle donna à Osbek des Pierreries d'un grand prix, qu'elle avoit reçûës du Roi, & le pria d'avoir ſoin de mon éducation, il le lui promit, elle m'embraſſa pluſieurs fois, & elle expira avec une extréme fermeté.

Osbek me traita comme ſi j'avois été ſon Fils, je le reſpectois comme mon Pere, & ce ne fût qu'en mourant qu'il m'aprit le ſecret de ma naiſſance. J'avois dix-ſept ans quand il mourût, il me laiſſa des richeſſes conſiderables, mais m'en-

m'ennuiant de demeurer dans un lieu où j'aurois dû être reconnu pour le Fils d'un grand Roi, & où ma mauvaiſe fortune ne me faiſoit paroître que le Fils d'un ſimple Etranger, je pris le parti de ſortir de Londres, & je réſolus d'aller chercher dans toutes les Cours de l'Univers une deſtinée plus favorable.

La Ducheſſe de Bourgogne, toûjours fidelle à la haine implacable qu'elle portoit à Henri VII. & à toute la Maiſon de Lancaſtre, haïſſoit même les Princes ſes Neveux, Fils de ce Roi, & ne pouvoit pardonner à la Princeſſe Elizabeth ſa Sœur Fille d'Edoüard IV. d'avoir accepté pour Epoux ce Prince, qui ſembloit exclurre pour jamais du Trône d'Angleterre la Roia-

Roiale Branche d'York, pour y faire règner celle de Lancaſtre.

Le ſeul Prince qui reſtoit de la Maiſon d'York étoit le Comte de Warwik, mais ce jeune Prince dont l'eſprit naturellement médiocre, s'étoit encore afoibli par une longue Priſon, ne paroiſſoit pas à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne un ſujet propre à ſatisfaire ſa haine, & à ſervir ſa vengeance; & quand même il eût été plus digne de règner, il étoit au pouvoir de Henri VII. Roi d'Angleterre, & gardé par ſes ordres dans la Tour de Londres, avec une exactitude ſi grande, qu'elle ne lui laiſſoit aucune eſpérance de le ſouſtraire à ſon pouvoir, d'autant plus qu'il connoiſſoit trop bien de quel-

quelle importance lui étoit la détention de ce Prince pour n'oublier rien de ce qui pouvoit rendre ſa priſon éternelle. Ainſi la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, après avoir apuié de ſon témoignage la revolte qui s'étoit faite en Irlande ſur la ſupoſition d'un faux Duc de Warwik : Sedition que Henri diſſipa avec beaucoup de facilité, & dont il punit les coupables, réſolut de tramer avec tant d'adreſſe une nouvelle conjuration contre Henri VII. que tout le courage & la bonne conduite de ce Prince puſſent enfin trouver leur écüeil.

Le ſecret eſt l'ame des grandes entrepriſes. Un ſeul Domeſtique fidéle & devoüé à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, eût la connoiſſance de

ſon deſſein, & en même tems ordre de chercher quelque jeune homme, digne par ſa perſonne, & par ſon courage de ſoûtenir, aux yeux de tout l'Univers, le grand perſonnage qu'elle vouloit lui faire repréſenter, aiant réſolu de faire revivre en ſa Perſonne, le jeune Duc d'York ſon Neveu, qui avoit été aſſaſſiné à ſeize ans dans la Tour de Londres avec le Prince Edoüard ſon aîné, par les ordres de Richard II. alors Roi d'Angleterre.

Ce Domeſtique zelé avoit déja préſenté en ſecret à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne quelques jeunes hommes, mais pas un ne lui avoit paru propre à l'exécution de ſon deſſein, ma deſtinée m'amena alors à la Cour de cette Princeſſe,

je

je voiageois ſans reſter long-tems en aucun lieu, je cachois avec ſoin mon nom & ma naiſſance ,. je voulois qu'elle füt ignorée de tout le monde, puis qu'il ne m'étoit pas permis de paroître comme le Fils d'un grand Roi. Je rencontrai par hazard à une promenade ce Domeſtique de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne , il fut frapé de la reſſemblance que j'ai avec les Princes de la Maiſon d'York , & aiant apris que j'étois Etranger, je lui parus un ſujet propre aux deſſeins de la Ducheſſe, il me parla en ſecret , & ſans m'expliquer ce qu'il me diſoit, il me fit ſeulement entendre que je pouvois parvenir à une grande fortune, ſi je m'en rendois digne , par mon courage, & par ma fidélité.

lité. Ces paroles charmérent mon cœur ; toûjours occupé d'une ambition infinie, je promis au Confident de la Ducheſſe plus qu'il ne voulut, & je rendis grace à mon deſtin de m'avoir enfin conduit dans le brillant chemin de la fortune.

Je fus préſenté en ſecret à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, ma reſſemblance avec les Princes de ſa Maiſon, commença à m'atirer ſon amitié, ma perſonne & mon eſprit lui plûrent & ſurtout ma vaſte ambition acheva de lui perſuader qu'elle avoit enfin trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi long tems, elle me demanda qui j'étois, je lui apris l'hiſtoire de ma naiſſance. L'amour d'Edoüard pour Catherine de Fare avoit fait aſſés de bruit pour qu'elle

qu'elle en eut été inſtruite, & je lui confirmai même le deſſein que ce grand Roi avoit eu de me reconnoître un jour publiquement pour ſon Fils, par des Lettres que ce Prince avoit écrites à ma Mere, que j'avois reçûës des mains d'Osbek, & que j'avois ſoigneuſement conſervées.

La joie de la Ducheſſe éclata aux preuves que je lui donnois de ma naiſſance. C'eſt donc un Prince de l'illuſtre Maiſon d'York, s'écria-t-elle avec tranſport, que le Ciel m'envoie pour aſſurer ma vengeance. Elle m'aprit alors ſes grands deſſeins, & je lui parûs digne de les exécuter, par l'extrême joie avec laquelle j'écoûtois ce qui flatoit ſi agréablement mon ambition, & elle remarqua

avec plaiſir, que les périls attachés à cette dangereuſe entrepriſe, n'arrêterent pas un moment mon attention.

J'avois alors dix-huit ans, c'étoit à peu près l'âge qu'auroit eu le Duc d'York; Je parlois pluſieurs langues avec beaucoup de facilité, & l'Angloiſe étoit heureuſement ma langue naturelle. La Ducheſſe ſouhaita que j'apriſſe tous les exercices qu'un Prince doit ſçavoir, & après m'avoir recommandé à ce Domeſtique ſon confident; Allez, me dit-elle, en me renvoiant, allez Fils d'Edoüard, faire en ſorte de vous rendre digne de monter ſur le Trône de vôtre Pere.

Ces paroles me parurent d'un heureux préſage. Le Confident de la Ducheſſe me mena ſe-

ſecrettement à une belle Maiſon de Campagne de cette Princeſſe ; j'y paſſai ſix mois, occupé des projets de mon ambition, & à aprendre tous les exercices dont un grand Prince a accoûtumé d'être inſtruit, j'y reüſſiſſois au delà des eſpérances de la Ducheſſe : Elle venoit ſouvent à cette Maiſon, je la voiois en ſecret, & c'eſt là qu'elle m'aprit ſi parfaitement l'Hiſtoire de la Maiſon d'York, même juſques aux choſes les plus cachées que quelques queſtions que l'on m'ait pû faire ſur ce ſujet, je n'ai jamais heſité à y répondre ſi juſte, que cette circonſtance a perſuadé preſque à tout l'Univers que j'étois le véritable Duc d'York, échapé de la Tour de Londres, par la pitié de ſes Aſſaſſins.

La Ducheſſe compoſa elle-même l'hiſtoire de ma prétenduë liberté, & me croiant enfin digne de commencer à faire réüſſir les grandes entrepriſes, qu'elle avoit formées, elle m'envoia en Portugal, ſuivi ſeulement de ce Domeſtique fidelle, qui ſavoit ſon ſecret, & elle le fit, parce qu'il lui parut que plus le Duc d'York viendroit de loin, moins on la ſoupçonneroit d'avoir part aux évenemens qu'elle avoit preparés avec tant de ſoin, & qu'elle attendoit avec tant d'impatience.

Je partis avec toute la joie dont l'eſpoir d'une Couronne peut flater une violente ambition, j'arrivai à Lisbone, où par les ordres de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, j'afectai

fectai une conduite miſterieuſe, j'étois toûjours magnifiquement vêtu, je faiſois une prodigieuſe dépenſe, & je ſignalai pluſieurs fois mon adreſſe à la Cour, dans quelques Tournois qui s'y firent. Ce Domeſtique dévoüé aux deſſeins de la Ducheſſe faiſoit des demi confidences, qui augmentoient encore la curioſité qu'inſpiroit toute ma conduite, il aſſuroit en particulier que j'étois un grand Prince, que j'avois des raiſons importantes de cacher mon nom & mon rang, mais il n'en diſoit pas davantage.

Ce fut dans ce tems-là que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne commença de faire répandre dans toutes les Cours de l'Europe que le jeune Duc d'York étoit échapé à la cruau-

té de Richard, afin que ces bruits confus préparaſſent l'Univers à le voir bien-tôt paroître; mais ce bruit fût fomenté avec tant d'adreſſe par les Emiſſaires de la Ducheſſe, que perſonne ne la ſoupçonna d'y avoir part.

Je fus une année entiere en Portugal, & trouvant ce tems trop long, au gré de ma vive impatience, je m'imaginai, avec douleur, que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne avoit changé de ſentiment. Son fidéle Domeſtique me raſſuroit; mais enfin ne pouvant plus ſuporter cette vie obſcure, je feignis d'être éperduëment amoureux d'une des Filles de la Reine, & je m'en fis aimer véritablement. Je fis confidence de cette prétenduë paſſion au Domeſtique

ſtique de la Ducheſſe Doüairiere, & il me parut éfraié, de me voir touché d'une paſſion qui s'accordoit ſi mal avec un profond ſecret. Je fus ſatisfait de l'avoir étonné & peu de jours après feignant de m'être rendu à l'excez de ma paſſion, l'amour l'emporte ſur l'ambition, lui dis-je, je ſens que la mienne ſera aſſez ſatisfaite ſi je puis plaire toûjours à la charmante perſonne que j'aime : Il s'éforça de me diſſuader d'un amour qui renverſoit les projets de la Ducheſſe Doüairiere, & ne croiant rien de plus propre à me guerir que de m'éloigner de la Cour de Portugal, il en écrivit à cette Princeſſe qui m'envoia promtement, par un de ſes Confidents, l'ordre de partir que j'avois tant déſiré.

Je me fis alors auprès d'elle un mérite du ſacrifice d'une paſſion que je n'avois jamais ſentie, & je partis de Portugal avec le ſeul regret de laiſſer la belle perſonne dont j'avois feint d'être amoureux auſſi touchée de mon départ que j'avois de joie dans le cœur d'aller en Irlande, où par les ordres de la Ducheſſe, je devois commencer à me faire reconnoître pour le Duc d'York. La conjoncture devint même favorable pour mes interêts, car ce fut dans ce tems-là que Henri déclara la guerre à la France, & la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne qui prevît bien les embaras où l'alloit entraîner cette guerre, me fit encore ſçavoir que je ne devois pas perdre un moment à paſſer en Irlande.

J'y

J'y arrivai heureuſement. Cette Iſle eſt habitée par deux Nations ſi diferentes, dans leurs mœurs & dans leurs loix, qu'on a peine à comprendre qu'ils ſoient originaires du même païs. Ceux qui habitent ſur les Côtes, ſont naturellement doux, ils parlent la langue des Anglois & ſe gouvernent aſſez ſuivant leurs coûtumes ; & ceux qui habitent le milieu de l'Iſle ſont barbares, mais intrepides ; tu ſçais qu'on les apelle les Sauvages d'Irlande, ils ſont la plus part leurs demeures dans des Forêts d'une prodigieuſe grandeur, & aux bords des Lacs dont ce Païs eſt preſque tout rempli. La Pêche & la Chaſſe ſont leur occupation & leur plaiſir, ils ſont diviſez par des Cantons differents, com-

mandés chacun par un Capitaine qui prend la qualité de Roi, & qui en a même tout le pouvoir ; mais le nombre de leurs Cantons ne leur donne pas à chacun une domination d'une grande étenduë.

Ce fut donc vers ces Peuples que je marchai d'abord pour me faire reconnoître pour le veritable Duc d'York. Une avanture dangereuſe ſervit même à m'établir entre les Sauvages, & vengea l'amour de ce que j'avois oſé braver ſes traits en Portugal, car un jour que je marchois ſeul, environ le coucher du Soleil, ſur le bord d'un Lac ; & que je rêvois à l'état préſent de ma fortune, j'en fus détourné par les cris de pluſieurs femmes que j'aperçeus ſur ce Lac, dans un petit Bateau d'é-

d'écorces d'arbre, elles s'amuſoient à pêcher, mais celui qui les conduiſoit ayant mal pris ſes meſures, ce petit Bateau qui étoit très-leger ſe renverſa. Je fus touché de ce ſpectacle, je ſçais parfaitement bien nager, je me jettai dans l'eau, & ne l'aiant pas trouvée fort profonde, je ſauvai avec beaucoup de facilité une très-belle fille, qui fut à peine hors du danger que ſes yeux firent ſentir à mon cœur, que le péril que j'allois courir près d'elle étoit mille fois plus dangereux que celui dont je venois de la délivrer.

Le Conducteur de leur Barque ſecourut la compagne de cette belle fille, & dès qu'elle fut délivrée de la preſſante inquietude que lui donnoit le

péril de ſon amie, elle me rendit grace, de ce que je venois de faire pour elle, avec une politeſſe que je ne m'atendois point de trouver parmi ces Sauvages, elle ſe ſervit, pour me parler, de la langue Angloiſe, & je fus ſurpris qu'à Londres même on ne la parloit pas plus correctement.

J'étois dans une admiration qui ne ſe peut repréſenter, mon cœur atentif au plaiſir de mes yeux, prenoit un poiſon doux & flateur, dont je ne penſois pas même à me défendre : Enfin j'étois ſi tranſporté que je ne dis qu'à peine quelques paroles à cette belle fille, encore furent-elles mal rangées.

Pendant ce tems-là le Conducteur de la Barque étoit couru à leur habitation, qui n'étoit

toit pas éloignée, pour avoir un Chariot, lors que nous vîmes venir de la Forêt dont nous étions fort proches, un jeune homme de bonne mine ſuivi de pluſieurs autres. Ils avoient tous des habits peu ajuſtez, faits de peaux de Tigres & de Leopards, le Carquois ſur le dos, & l'Arc à la main. Cet Equipage barbare ne laiſſoit pas d'avoir ſa beauté. Celui qui paroiſſoit le Maître de la Troupe s'avança avec empreſſement vers nous, ſon inquiétude parût dans ſes yeux, dès qu'il pût juger par les habits de cette charmante perſonne qu'elle avoit couru quelque danger ſur le Lac. Vous voiez, Ireton, lui dit-elle en le regardant tendrement, qu'il ne faut jamais s'éloigner de ce

qu'on aime ; mais rendez grace à ce genereux Etranger qui m'a ſecouruë en vôtre abſence. Ireton me remerçia alors en des termes qui ne me parurent point être le langage d'un barbare, & malgré la jalouſie que venoient d'inſpirer à mon cœur les paroles que cette belle fille lui avoit dites ; je ne pûs m'empêcher de remarquer que ce jeune Sauvage avoit la plus belle taille du monde, tous les traits agreables, & que ſes cheveux, quoi-que négligés, au retour de la Chaſſe, paroiſſoient en grande quantité, d'un blond cendré & lui tomboient juſques ſur la ceinture. Le Chariot arriva, & Ireton aida à la belle Felicie à y monter ; c'eſt ainſi que ſe nommoit cette aimable fille, il

me

me pria de vouloir aller avec lui à ſon Habitation, & j'y conſentis avec plaiſir, car j'aurois eu trop de regret à ne plus voir la charmante Felicie.

Ma perſonne & la magnificence de mon habit avoient donné de la curioſité à ces Sauvages, il me parût qu'ils me regardoient avec reſpect. Nous arrivâmes à leur Demeure, elle étoit dans le plus bel endroit de la Forêt, elle n'étoit compoſée que de logemens fort ſimples & ſans nul ornement par dehors, mais les diverſes chambres qui compoſoient cette Habitation étoient meublées avec tant de magnificence que je ne doutai pas que ce ne fut la demeure d'un de ces Souverains qui commandent en divers endroits de l'Iſle.

Je

Je ne me trompois pas, Ireton étoit Fils d'un de ces Souverains à qui une extrême vieilleſſe ne permettoit plus de ſe mêler des affaires de ce Canton. Ireton en étoit déja regardé comme le Maître, il me fit tous les honneurs qu'il pût imaginer, & aiant fait ſavoir dès ce même ſoir, le lieu où j'étois à ce fidéle Domeſtique qui ne me quittoit point, & que j'avois laiſſé dans une petite habitation de la Forêt où j'étois arrivé de très-bonne heure, avant que d'aller me promener ſur le bord du Lac, nous réſolûmes enſemble de commencer à me découvrir en ce lieu là pour le Duc d'York.

Cependant mon cœur étoit autant occupé de Felicie que du déſir de règner, j'avois commencé

mencé à connoître mon amour par ma jalouſie. Felicie aimoit Ireton, je n'en pouvois douter, & il en paroiſſoit éperduëment amoureux. Je cachai avec ſoin au Confident de la Ducheſſe Doüairiere, l'amour que j'avois pris dans les beaux yeux de Felicie, & quoi que je la viſſe ſouvent, comme c'étoit toûjours en préſence de ſon Amant & de toute ſa Cour, je ne pus trouver un moment favorable pour lui parler de ma paſſion.

Le troiſiéme jour que je fus dans cette Habitation des Sauvages d'Irlande, Ireton me conduiſit dans une grande & belle route de ces vaſtes Forêts qui environnoient ſa demeure, il y avoit au bout de cette route, un endroit où les arbres écartez les uns des autres, à une diſ-

diſtance égale, formoient naturellement une eſpece de Salon où l'on avoit élevé un Amphiteatre de Gazon orné de Guirlandes de Fleurs. Ce fut là qu'Ireton me plaça près de la charmante Felicie. On devoit faire des Courſes, & cette belle Fille devoit en donner le prix, qui quoi que ce ne fut qu'une ſimple Courone de Laurier, me parût auſſi digne de mes vœux entre ſes mains que celle de l'Univers.

Je me ſerois préſenté pour diſputer le prix ſi j'avois été accoûtumé à cette ſorte d'exercice, mais la honte d'être vaincu en la préſence de Felicie arrêta mon ardeur, je compris auſſi que cette occaſion ſeroit peut-être la ſeule que je pourrois trouver de lui parler ſans avoir mon Rival pour témoin.

Ce

Ce qu'il y avoit de perſonnes conſiderables ſe placérent au deſſous de Felicie & du Roi ſur l'Amphiteatre, & un grand Peuple remplit les eſpaces qui étoient entre les arbres, ce qui faiſoit un aſſez agréable ſpectacle. On commença les Courſes au ſon de quelques inſtrumens barbares : Les Sauvages d'Irlande y firent paroître beaucoup de grace & de legereté ; mais, peu occupé de ce divertiſſement, eſt-il poſſible, dis-je à la belle Felicie que vous ſoiez née dans ce climat ſauvage, vous qui paroiſſez décendre du Ciel pour vous faire adorer des Mortels? Je ne ſuis point née dans cette Iſle, Seigneur, me répondit Felicie, mais ma deſtinée m'a conduit dans ces lieux, & l'amour m'y a arrêté, l'amour m'é-

m'écriai-je douloureuſement ? ah ! que n'atendiés vous belle Felicie, pour connoître ce Dieu redoutable, qu'un Prince digne de vous, vint vous ofrir ſes vœux, & l'eſpoir d'une Couronne.

Ma paſſion me fit prononcer impetueuſement ces paroles, & la belle Felicie me regardant avec attention ; l'eſpoir d'une Couronne, Seigneur, me répondit-elle avec une noble fierté ? ne m'a jamais ébloüie, mon cœur a décidé de mon deſtin, Ireton m'a paru digne de ma tendreſſe, & ſa paſſion pour moi a achevé d'aſſeurer ma félicité. Mais vous, Seigneur, continua-t-elle, en remarquant le trouble que ſes paroles venoient de me cauſer, dequel lieu venez vous dans cette Iſle

entre

entre des Sauvages ? Que cherchez vous dans nos déſerts ? J'y cherchois, repris-je promtement, une Couronne qui m'eſt dûë, & j'y ai perdu la liberté, je vous ai vûë belle Felicie, cette idée ne s'effacera jamais de mon cœur, & le Trône d'Angleterre, dont je ſuis le légitime Héritier me paroît bien moins digne de mes vœux que le bonheur que vos bontez aſſûrent au trop heureux Ireton. Quoi ſeriez vous le Duc d'York, me repartit Felicie avec un extrême étonnement, j'ai déja été frapée continua-t-elle de la parfaite reſſemblance que vous avez, Seigneur, avec le Portrait de ce Prince, & nous ſommes inſtruits dans cette Iſle de ſa deſtinée, nous avons apris qu'échapé à la cruauté de Ri-

Richard & garanti de la mort, par la pitié de ſes Aſſaſſins-mêmes, ce jeune Prince s'eſt ſauvé de la Tour de Londres.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne avoit fait écrire ce bruit avec tant d'adreſſe & de ſuccez, que toute l'Irlande étoit déja perſuadée de la vie du Duc d'York, en ſorte que voulant me ſervir de cette favorable conjoncture qui ſatisfaiſoit mon amour & mon ambition; C'eſt moi charmante Felicie, lui dis-je, qui ſuis ce reſte infortuné de l'illuſtre Maiſon d'York, & qui ſuis réſolu de perdre la vie, ou de remonter ſur le Trône d'Angleterre qui m'eſt ſi juſtement dû. Je viens pour déclarer ma naiſſance aux Peuples de cette Iſle, & j'armerai contre Henri les Puiſſances les plus re-

redoutables de l'Univers. Le Prince Ireton, Seigneur, me répondit reſpectueuſement Felicie, vous reconnoîtra le premier pour le Duc d'York, & apuiera vos droits de tout le pouvoir qu'il a dans cette Iſle. Ne me parlez plus d'Ireton, lui dis-je, je ne veux rien devoir à mon Rival. Ne le nommez point ainſi, Seigneur, reprit Felicie, occupé ſeulement des grands deſſeins qui vous amènent, ne vous faites aucun attachement qui puiſſe retarder vos projets, j'aime Ireton, cette premiere paſſion ſera la derniere de ma vie, je lui ſuis deſtinée, & dans peu de jours, nous devons être unis pour toûjours.

J'écoutois triſtement Felicie quand un grand bruit, cauſé par

par les aclamations du Peuple, & le ſon des Inſtruments, nous retira pour quelques moments d'une converſation ſi intereſſante. Ireton courut à ſon tour contre celui à qui l'on venoit de prodiguer les aplaudiſſemens, & en aiant été vainqueur, il vint de bonne grace ſur l'Amphiteatre, & ſe mettant à genoux aux piés de Felicie, il reçût de ſa belle main la Couronne de Laurier, avec une joie qui marquoit combien il étoit touché de ſes charmes.

Je ſoûpirai douloureuſement & je portai envie à ſon bonheur, nous retournâmes au Palais champêtre d'Ireton, un ſuperbe Feſtin ſuivit les Courſes, & après ce repas aiant demandé à Ireton une audiance particuliere, je lui apris & au

Prin-

Prince ſon Pere que j'étois le Duc d'York, je leur contai l'hiſtoire de ma prétenduë ſortie de la Tour de Londres, comme je l'avois concerté avec la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, & je me ſervis des expreſſions les plus touchantes, où la vérité ſembloit briller également par tout. J'atendris leurs cœurs pour les interêts du malheureux Duc d'York, & ils me parurent ne former aucun doute ſur ma naiſſance.

Dès le lendemain on déclara publiquement mon nom : Ce même jour Ireton vint me trouver, j'étois alors ſeul dans ma Chambre. Seigneur, me dit-il, avec une noble fierté, je viens me préſenter à vous, comme Amant de la belle Felicie, elle ne m'a point fait un

miſtère de vôtre amour, vous n'êtes un Rival que trop redoutable, & vôtre perſonne me feroit encore plus craindre que vôtre rang quel qu'élevé qu'il puiſſe être. Mais, Seigneur, continua-t-il, voudriez vous commencer à vous établir dans cette Iſle par une injuſtice? J'adore Felicie, j'oſe me flater d'en être tendrement aimé, ne cherchez point, Seigneur, à ſéparer deux cœurs ſi parfaitement unis, par leur amour & par leurs deſtinées, & ne troublés point la joie que j'aurai de ſervir un Prince tel que vous à remonter ſur le Trône de ſes Peres.

Il eſt vrai, répondis-je à Ireton, touché de ſes paroles, que je n'ai pû réſiſter aux charmes de Felicie, mais, genereux Prin-

Prince, vous êtes aimé, j'eſpererois en vain de plaire à cette divine perſonne, je ne troublerai point une ſi douce felicité, & je donnerois ma vie mille fois pour aſſurer ſon bonheur. Elle vous doit la vie, Seigneur, reprit Ireton, & je prodiguerai la mienne pour reconnoître cette generoſité, & pour commencer à vous rendre un important ſervice, le Prince mon Pere vient d'ordonner que dans peu de jours il y ait une aſſemblée generale des principaux Sujets de ſa Domination, & ce ſera en leur préſence, que nous déclarerons ſolemnellement que vous êtes le Duc d'York, & le ſeul légitime Héritier de la Couronne d'Angleterre. Nous envoierons des Ambaſſadeurs, continua Ireton, à tous les au-

tres Souverains de cette Iſle pour leur propoſer de joindre leurs Armes aux nôtres pour vôtre ſécours, & moi, Seigneur, trop ſatisfait de la gloire de ſervir un ſi grand Prince, oprimé par ſa mauvaiſe fortune, & content de poſſeder le cœur de Felicie, je ne déſirerai plus rien.

Je remerciai le genereux Ireton en des termes qui marquoient ma juſte reconnoiſſance, & après mille reflexions douloureuſes ſur les ſentimens dont mon cœur étoit agité, & ſur le peu d'aparence qu'il y avoit pour moi de toucher un cœur fortement prévenu pour un jeune Prince aimable, aimé de ſes Sujets, craint de ſes Ennemis, car j'avois apris qu'Ireton s'étoit diſtingué en pluſieurs oc-

occaſions éclatantes, je réſolus de vaincre ma paſſion, ou du moins de la cacher ; & rapellant à mon ſecours toute mon ambition naturelle, je jugeai à propos de profiter, pour m'aſſurer le ſecours des Peuples d'Irlande, des favorables diſpoſitions dans leſquelles Ireton étoit pour moi.

Cependant je fus reconnu pour le Duc d'York, Fils d'Edoüard IV. Roi d'Angleterre, dans cette aſſemblée generale que le Prince, Pere d'Ireton, avoit convoquée : Ses incommoditez l'aiant empêché de s'y trouver, Ireton y préſida comme Souverain, & parla pour mes interêts d'une maniere ſi noble & ſi touchante, que je me fis en ſecret mille reproches de me ſentir encore ſon Rival ;

Ireton envoia des Ambaſſadeurs à tous les Souverains d'Irlande, pour les inviter, par ſon exemple, à prendre les Armes en ma faveur.

Le même jour que les Ambaſſadeurs partirent, Ireton m'aiant conduit dans un grand Jardin qui étoit orné avec aſſés d'art, pour le païs, j'entretins quelque tems ce Prince, & après lui avoir temoigné, par mes diſcours, ma vive reconnoiſſance; Je ne négligerai rien pour vos interêts, Seigneur, me répondit-il, mais permettez moi d'aſſurer mon bonheur avant mon départ. Felicie conſent à me recevoir pour Epoux, le Prince mon Pere le déſire, & nos Peuples ne peuvent recevoir de ma main une plus aimable Souveraine. Hatez vous d'ê-

d'être heureux, brave Ireton, lui dis-je en ſoûpirant malgré moi, & faire des vœux pour vôtre felicité eſt la moindre preuve que vous doit mon extrême reconnoiſſance.

La belle Felicie nous joignit comme j'achevois ces paroles, elle me parut ſi touchée pour Ireton, & il en étoit ſi amoureux, que je portai mille fois envie à leur douce felicité. Je me ſouvins alors que Felicie m'avoit dit le jour des Courſes qu'elle n'étoit point née en Irlande, je lui demandai quel climat avoit vû naître une ſi charmante perſonne. Les avantures qui m'ont conduite dans cette Iſle, Seigneur, me répondit-elle, ne ſont connuës que d'Ireton, & du Prince ſon Pere, mon bonheur eſt même at-

taché au ſecret que j'en dois garder, je vous dirai ſeulement, pour ſatisfaire la curioſité d'un ſi grand Prince, que je fus conduite dans ces lieux malgré moi, qu'Ireton par ſa valeur me délivra d'un accident qui menaçoit ma vie, & que l'amour voulant, ſans doute, reparer tous les maux qu'il m'avoit cauſé, me fit règner ſur le cœur d'Ireton, qui ſeul pouvoit faire ma felicité. Quoi qu'Etrangere en ces lieux, le Prince ſon Pere m'a choiſie pour ſon Epouſe, & dans trois jours, Seigneur, nous ſerons unis à jamais, trop heureux, ajoûta-t-elle gracieuſement, d'avoir pour cette aimable Fête un ſpectateur auſſi illuſtre que vous. Je répondis peu de choſes à Felicie, & pour éviter un embaras

ras cruël & inutile pour mon cœur, je fis en ſorte, les trois jours ſuivans, de me trouver le moins qu'il me fut poſſible avec cette adorable perſonne.

Cependant l'Hymen d'Ireton ſe préparoit, & l'amour, pour ſe venger, voulut encore que je fus témoin d'une fête qui devoit être ſi triſte pour moi, je ne pû même trouver de raiſons pour m'en diſpenſer, & favoriſé, comme je l'étois par le genereux Ireton entre ces Peuples Sauvages, dont le ſecours m'étoit abſolument néceſſaire, j'avois des raiſons inſurmontables de le ménager.

La pompe de cet Hymen, quoi que barbare fut magnifique, deux Souverains des Cantons prochains, Parents d'Ireton, y vinrent en perſonne,

leur Suite étoit nombreuſe, parée avec peu d'art, mais avec beaucoup de richeſſes. Il y eut les jours ſuivants des Courſes à Cheval, des parties de Chaſſe où Felicie fit paroître l'adreſſe, avec laquelle elle ſçait conduire le Cheval le plus fier & le plus ſuperbe. Il y eut des Pêches ſur un grand Lac qui fut couvert d'un nombre infini de jolies Barques peintes & dorées, un Feu d'artifice ſuivit ces divertiſſemens & au ſon d'une grãde quantité d'Inſtruments barbares, on ſervit dans les Barques mêmes, un magnifique Feſtin.

Je n'étois pas fort en état de prendre part à ces plaiſirs, ma triſteſſe étoit extrême, elle fut attribuée à l'Etat préſent de ma fortune, par tout le monde, excepté par Felicie & par ſon heureux Epoux. Ireton

ton parût toûjours digne des regards de Felicie, il fut vainqueur dans les Courſes à Cheval, & ſignala ſon adreſſe dans toutes les Fêtes que l'on fit pour honorer ſon Hymen. Son bonheur, cependant, ne l'empêcha pas de ſonger à mes interêts, il commença par m'aſſurer le ſecours de ces deux Souverains qui étoient venus prendre part à ſa joie, ils me reconnurent pour le Duc d'York. Peu après les Ambaſſadeurs d'Ireton étant de retour, tous les Souverains & les Peuples d'Irlande, à l'exemple de ce genereux Prince, promirent de tout hazarder pour me mettre en poſſeſſion de la Couronne uſurpée ſur mes Ancêtres. Cette occaſion de donner un Roi à l'Angleterre, leur parût même

glorieuſe pour leur Nation. Tout s'armoit pour me faire règner, & ma raiſon & l'Himen d'Ireton qui ne me laiſſoient nul ſujet d'eſpérance, avoient enfin ralenti ma paſſion. Je ſentois avec plaiſir l'heureux ſuccez de mon ſéjour en Irlande qui flatoit mon ambition & mes projets, j'en fis part à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne qui partagea également ma joie.

A peu près dans ce même tems la Reine Regente de France qui n'avoit plus rien à menager avec Henri, jugeant qu'elle ne pouvoit lui faire un déplaiſir plus ſenſible que celui de me reconnoître pour le véritable Héritier de la Couronne d'Angleterre, ſans trop examiner quelles preuves j'en pouvois

vois donner au delà de ma parole, réſolut de profiter de cette conjoncture, & d'apuier mes prétentions, pour faire naître en Angleterre des troubles qui forceroient ſans doute Henri de lui demander la Paix. Elle voulut même, par cette raiſon, me reconnoître avec éclat, elle m'envoia une pompeuſe Ambaſſade en Irlande, ſes Ambaſſadeurs me traiterent en Roi, & m'invitérent de la part de la Regente de paſſer en France, m'offrant toutes les Forces de ce Roiaume pour me rétablir ſur le Trône d'Edoüard.

Ces heureux ſuccez paſſoient mes eſpérances, & tout occupé de ma fortune qui ſembloit m'aplanir le chemin du Trône, l'amour que j'avois pour Felicie acheva de s'éfacer de mon

cœur,

cœur. Cette célébre Ambaſſade confirma auſſi tous les Peuples & les Souverains d'Irlande dans l'erreur favorable qui m'y faiſoit déja paſſer pour le Duc d'York.

La jeune Felicie & ſon genereux Epoux parurent très-ſenſibles au puiſſant ſécours que l'on venoit m'ofrir juſques dans leurs Iſles, & moi, après les avoir encore aſſurés de ma reconnoiſſance, & leur avoir promis de revenir bien-tôt avec toutes les Forces de France, je m'embarquai avec les Ambaſſadeurs.

J'arrivai heureuſement en France où le jeune Roi, la Régente & toute la Cour me reçûrent comme le véritable Duc d'York, & le véritable Héritier de la Couronne d'Angleterre, l'on me donna des Gardes,

des, un Palais magnifiquement meublé, & l'on compoſa ma Maiſon de perſonnes d'une naiſſance diſtinguée. Je m'étois ſi bien accoûtumé à repréſenter le Duc d'York, que je ne parus pas un moment embaraſſé de ma fortune.

Henri qui fut ſoigneuſement informé, par ſes Emiſſaires, de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour de France, n'en parut pas d'abord trop alarmé, mais aiant apris qu'un grand nombre de perſonnes de qualité avoient abandonné l'Angleterre pour me venir joindre, il commença à craindre les ſuites d'un évenement qu'il avoit parû m'épriſer. Ce qui l'étonna, ſur tout, fut d'aprendre que Frion, qui étoit alors un de ſes Secretaires, eſtimé de lui un des

plus

plus habiles hommes de ſon Roiaume, étoit du nombre de ceux qui avoient paſſé en France.

Henri étoit au Siége de Boulogne, il craignit qu'on ne ſe fut prévalu de ſon abſence, pour fomenter des troubles en Angleterre, qui ſoûtenus du nom & de l'idée du Duc d'York, joint aux Forces du Roiaume de France, ne devinſſent trop dificiles à apaiſer, ce fût le preſſant motif qui le porta à faire la Paix, j'en fus la victime, un des Articles ſecrets de cette fatale Paix concluë devant Boulogne, fut que la France m'abandonneroit. Henri s'obſtina même long-tems à demander que l'on me remit entre ſes mains; mais les François naturellement ennemis des perfidies,

dies, le refuſérent conſtamment, ils s'engagérent ſeulement à m'obliger de quitter la France avec la liberté de me retirer où il me plairoit.

On m'aprit de la part du jeune Roi de France ce qui avoit été réſolu. Je ſoûtins avec courage ce revers de la fortune, les Anglois qui m'étoient venus joindre, n'en parûrent pas moins perſuadez de ma naiſſance, & ne regarderent l'abandon que la France faiſoit de mes interêts, que comme un effet de la politique de la Régente.

Je partis avec eux, & m'étant rendu promtement en Flandres, ſuivant les ordres ſecrets que j'avois reçûs de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, ce fut là, qu'elle fit paroître toute

toute la diſſimulation dont elle peut être capable, tu fus témoin, mon cher Water de cette entrevûë qu'elle déſira d'avoir avec moi en préſence de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs plus conſidérables à la Cour de l'Archiduc, pour t'âcher de s'éclaircir, diſoit-elle, ſi j'étois le véritable Duc d'York, & tu vis comme elle parut frapée de ma reſſemblance avec les Princes de ſa Maiſon, & que, comme forcée par le Sang, elle vint enfin m'embraſſer, repetant pluſieurs fois, paroiſſant tranſportée de joie, ah c'eſt lui-même, c'eſt le reſte infortuné de l'illuſtre Maiſon d'York. Je rencheris reſpectueuſement ſur ſes careſſes, tu ſçais que cette action de la Ducheſſe Doüairiere perſuada à toute la Flandre que j'étois

j'étois en effet le Duc d'York, perſonne ne pouvant imaginer qu'elle voulut reconnoître un inconnu pour légitime Héritier du Trône d'Angleterre, au préjudice de ſes propres Neveux, Fils de la Princeſſe Eliſabeth ſa ſœur, qui avoit épouſé Henri VII. peu après qu'il fut monté ſur le Trône. Mais qui peut penetrer dans le cœur d'une Femme, quand ſa haine eſt cachée avec tant d'adreſſe, d'eſprit, & de diſſimulation.

Je fus honoré du jeune Archiduc & logé dans le Palais de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne. Ce fut dans ce tems là mon cher Water que tu commenças de t'atacher à moi, & que ton amitié, me parut d'autant plus véritable, que, Confident des deſſeins de la Ducheſſe

cheſſe Doüairiere, ce ne fut point au Duc d'York que tu promis ton affection, & que je pûs me flater que je ne la devois qu'à ma perſonne.

Je gagnai aſſez facilement l'eſtime des Grands de la Cour du jeune Archiduc, & l'amitié des Peuples de Flandres. Le bruit s'en répandit en Angleterre, & nous aprimes bien-tôt, qu'il y avoit été reçû avec plaiſir. Le furieux penchant que les Anglois ont pour la nouveauté, fit que les mécontens, dont une Cour eſt preſque toûjours remplie, formérent dans Londres un parti en ma faveur, l'on s'aſſembloit toutes les nuits, & les Partiſans de la Maiſon d'York, ſe joignirent avec joie à ceux qui paroiſſoient ſi zèlez pour mes interêts.

La

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, reçût ces nouvelles avec une ſatisfaction, qui me fit bien juger que la haine & le déſir de la vengeance occupe encore un cœur avec plus de violence que l'amour, quelque puiſſant qu'il puiſſe être. Pour moi j'étois tranſporté de joie de voir des ſuccez ſi conformes à mon ambition & à nos projets. Tout ſembla être de concert avec eux, quand nous vîmes arriver en Flandres le Chevalier Cliffort & Milord Berkley, qui, Députez de la part des Conjurez d'Angleterre, avoient voulu venir s'aſſurer eux-mêmes, ſi j'étois véritablement le Duc d'York.

Il fut facile à la Ducheſſe Doüairiere de leur perſuader tout ce qu'elle voulut, ils cherchoient

choient à ſe tromper, plutôt qu'à s'éclaircir, ils écrivirent en Angleterre à ceux de leur parti, conformement à la croiance dans laquelle ils étoient, & ce parti, qui s'étoit augmenté dans Londres, ne pouvant imaginer que deux hommes tels que le Chevalier Cliford & Milord Berkley, ſe fuſſent laiſſés aiſément ſéduire, redoubléra ſon zèle, pour le légitime Héritier de la Royale Maiſon d'York, les Aſſemblées de nuit récommencerent, & ces mouvemens, qui ſembloient menacer Henri d'une révolution prochaine, lui firent ordonner que tous les Ports d'Angleterre fuſſent fermez avec une extrême éxactitude. Et comme il falloit de néceſſité, pour détruire mes prétentions à la Couronne

ronne d'Angleterre, prouver la mort du véritable Duc d'York, Herni fit chercher ces preuves avec ſoin, & les trouva même avec aſſez de certitude.

Il me ſemble, Seigneur, interrompit Water, que j'avois toûjours ouï dire qu'elles ne furent pas bien éclaircies, & que n'y aiant eu que quatre témoins de la mort du jeune Duc d'York, & de celle du Prince Edoüard ſon Frere, dont il en étoit mort deux depuis long-tems, Henri en tira plutôt des préjugez que de véritables preuves. Il eſt vrai, mon cher Water, reprit Perkin, que je ſuis aſſez heureux pour que tout l'Univers les ait regardées ainſi.

Tirel qui avoit reçû de Richard II. l'ordre de maſſacrer les Princes ſes Neveux, fut mis dans

dans la Tour de Londres, & Henri fit arrêter avec lui Dighton un des Domeſtiques de Tirel qui avoit été complice de l'aſſaſſinat : Ils dépoſérent tous les deux, que Richard II., alors Roi d'Angleterre aiant envoié ordre à Berkembury Lieutenant de la Tour de Londres de faire égorger les deux Princes en ſa préſence, il avoit genereuſement réfuſé d'obéïr, que Richard impatient de s'aſſurer la Couronne avoit ordonné à ce Lieutenant de remettre ſeulement pour une nuit les clefs de la Tour, entre les mains de Tirel, & que cette nuit même, Tirel accompagné de Dighton, & d'un autre de ſes Domeſtiques étant entré dans la Chambre des deux jeunes Princes, les avoient tuez avec beaucoup

coup de facilité, parce qu'ils étoient profondement endormis : Mais comme le Chapelin de la Tour de Londres avoit donné lui ſeul la ſépulture à ces deux malheureux Princes, & qu'il étoit mort lui-même depuis pluſieurs années, il fut impoſſible de découvrir en quel lieu étoient leurs corps.

Cette circonſtance qu'on ne devoit qu'à la fortune me fut favorable, les Partiſans de la Maiſon d'York publiérent que Henri n'avoit pas voulu éclaircir cet article, parce qu'il ſçavoit bien qu'on n'auroit trouvé dans ce Sepulcre que le corps de l'infortuné Edoüard. Henri fit auſſi chercher des preuves de ma naiſſance, il en trouva même quelques-unes, & il envoia des Ambaſſadeurs au jeune Ar-

chiduc pour lui aprendre les circonſtances de la mort du véritable Duc d'York, & les preuves qu'il avoit trouvées de mon origine.

L'Archiduc étoit ſi jeune que ce fut à ſon Conſeil que les Ambaſſadeurs de Henri furent obligez de s'adreſſer. Tu n'étois pas pour lors en Flandre, mon cher Water, la Ducheſſe Doüairiere t'avoit envoié pour aſſembler ſecrettement quelques Troupes, & les Ambaſſadeurs étoient retournez à Londres avant ton retour.

Les Ambaſſadeurs de Henri après avoir expoſé au Conſeil de l'Archiduc tout ce qui pouvoit perſuader que je n'étois point le Duc d'York, demandérent au nom du Roi leur maître, que l'Archiduc me remit entre

entre leurs mains. Cette propoſition embaraſſa fort le Conſeil qui prévoioit bien de quelle importance il étoit pour leur Province de s'atirer, par un réfus, une Guerre avec Henri, pendant la minorité de leur Prince; mais le Chancelier du Braban qui préſidoit au Conſeil aiant demandé aux Ambaſſadeurs trois jours pour déliberer ſur une propoſition ſi importante, la Ducheſſe Doüairiere, dont cette fatale Ambaſſade commençoit de renverſer les deſſeins, fit agir avec tant d'adreſſe tout ce qu'elle avoit de Partiſans dans le Conſeil de l'Archiduc, qu'elle réüſſit dans cette nouvelle entrepriſe.

Le Chancelier du Brabant répondit au nom de ſon jeune

Prince aux Ambaſſadeurs de Henri, que l'Archiduc auroit voulu pouvoir ſatisfaire le Roi leur maître, en livrant le prétendu Duc d'York entre leurs mains, mais que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne ſa Mere, l'aiant reconnu publiquement pour ſon Neveu, il étoit hors d'aparence de l'arracher par force à cette Princeſſe, qui ne conſentiroit jamais qu'il fût livré au Roi d'Angleterre.

Les Ambaſſadeurs propoſérent alors, qu'à l'exemple du Roi de France, l'Archiduc m'ordonnât de ſortir des terres de ſa Domination, mais le Chancelier du Brabant qui avoit prevû cette replique leur répondit, ſur le champ, que ce qu'ils demandoient ne dépendoit pas de l'Archiduc, que la Ducheſſe Doüai-

Doüairiere ſa Mere, étant maitreſſe abſoluë dans les terres de ſon Domaine, elle y pouvoit donner un azile à ceux qu'elle jugeoit digne de cet honneur. En ſorte que les Ambaſſadeurs de Henri furent contraints de partir avec cette réponſe, très-mal contents de leur négotiation.

Le mauvais ſuccez de leur Ambaſſade fit ſentir à la Ducheſſe Doüairiere une véritable joie, je la partageai, comme je devois; mais tandis que nous réüſſiſſions avec tant d'avantages dans les affaires publiques, il y en avoit des ſecrettes où nous perdions infiniment. Henri dont l'eſprit & l'adreſſe égalent le pouvoir, avoit envoié pluſieurs Emiſſaires en Flandre chargez de ſes

ordres, ils regagnerent le Chevalier Clifort avec qui ils traitérent ſans être connus de perſonne, & Cliffort traitre au nouveau parti, qu'il venoit d'embraſſer avec tant de zèle, comme à celui qu'il avoit abandonné, convint de repaſſer en Angleterre, d'inſtruire Henri de tous les ſecrets de la Conjuration, & de nommer les Conjurez, dès que le Roi d'Angleterre le jugeroit à propos.

Cependant Henri offenſé du peu de ſuccez que ſon Ambaſſade avoit obtenu du Conſeil de l'Archiduc, ordonna à tous ſes Sujets de ſortir des terres de ce Prince, & à tous les Flamans de ſortir pareillement d'Angleterre dans un tems aſſés court qu'il leur marqua. Tu

revins

revins alors auprès de la Ducheſſe Doüairiere, & tu vis, comme nous, combien les Peuples de Flandre, afligez de l'Ordonnance que Henri venoit de faire publier, & craignans d'être privés du commerce, & engagez dans une Guerre, où ils n'avoient point d'interêt, parurent s'opoſer aux deſſeins de la Ducheſſe Doüairiere, ma préſence qu'ils croioient leur devoir atirer tant de malheurs, leur devint ſuſpecte, & ce fut ce qui détermina cette Princeſſe à raſſembler promtement des Troupes & des Vaiſſeaux pour m'éloigner avec honneur de la Cour de l'Archiduc, & me faire tenter une deſcente en Angleterre; mais la fortune qui ſembloit ſe laſſer de m'avoir favoriſé, avec une conſtance

qui ne lui eſt pas ordinaire, nous fit ſentir une douleur extrême par la fuite du Chevalier Clifort, & par la nouvelle que nous reçûmes d'Angleterre, que ce traitre aiant nommé à Henri tous ceux qu'il ſçavoit être dans mes interêts, ils avoient été arrêtez & quelques-uns déja éxécutez, avec autant de rigueur que de promtitude; que Guillaume Stanlai même, quoi-que Beau-Frere du Roi d'Angleterre, n'avoit pû échaper à ſon reſſentiment.

Ces grands exemples intimidérent les Anglois, & nous reſſentîmes vivement le cruël ſuccez de la trahiſon de Clifort. Cependant comme le nombre des mécontens étoit conſiderable en Angleterre, nous eſpérames que lors qu'ils me verroient

roient à la tête d'une Flote, & maître d'une Armée, ils raniméroient leur courage, & ſeconderoient nos deſſeins.

Je me hatai donc de m'embarquer; Frion célebre par ſon expérience, voulut bien me ſuivre dans cette entrepriſe. La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne en eut comme moi une véritable joie. Les Anglois qui m'avoient joints en France & qui ne m'avoient point quittés depuis, voulurent auſſi s'embarquer avec moi, mais j'eus le chagrin, mon cher Water, de te laiſſer près de la Ducheſſe Doüairiere qui crût avoir beſoin de ton zèle & de ton adreſſe pour renoüer quelque intrigue avec ceux qui reſtoient encore dans les terres de l'Archiduc, & qui ſuivant l'Ordonnance de

Henri ſe préparoient à retourner bien-tôt en Angleterre.

Je devois tenter une décente dans la Province la plus éloignée de celle où Henri étoit alors, ce fut donc vers la Province de Kent que la Ducheſſe Doüairiere réſolut avec Frion que je devois faire voile, & ſuivant ce projet, j'abordai au Port de Sangwik, & n'y trouvant point de Troupes, je débarquai d'abord ſix cent hommes ; mais quelques Officiers affectionnez que Henri avoit envoiés dans cette Province, pour le ſervir au beſoin, firent prendre les armes aux Habitans, qui craignant que leur Païs ne devint le theatre de la Guerre, réſolurent de ſe bien défendre ſous la conduite de ces Officiers, & parurent à une diſtance

ſtance peu éloignée des hommes que j'avois débarquez.

Nous remarquâmes alors qu'une partie des Kentiens nous faiſoient ſigne avec leurs Enſeignes comme pour nous marquer, qu'ils avoient deſſein de ſe joindre à nous; flatté de ce ſuccez qui paſſoit mes eſpérances, je voulus avec toute l'ardeur d'un jeune homme qui cherche à ſe ſignaler dans une premiére occaſion, débarquer toutes mes Troupes, & aller moi-même joindre ces Kentiens, qui paroiſſoient vouloir prendre nôtre parti; mais Frion dont l'expérience n'eſt pas moins admirable dans la Guerre que dans le Conſeil, s'opoſa fortement à mon deſſein, & me fit remarquer, avec une prudence conſommée, des mouvements

reglés parmi ces Kentiens, que l'on ne voit point dans une troupe de Rebelles, où règne ordinairement le déſordre & la confuſion. Le ſage conſeil de Frion, m'arrêta avec peine, mais je le ſuivis enfin, & peu de tems après, je ne jugeai que trop bien, combien ſon expérience étoit au deſſus de l'avis d'un homme de mon âge. Les Kentiens aiant perdu l'eſpérance d'attirer par leur feinte un plus grand nombre de mes Troupes, que celui que j'avois débarqué d'abord, taillérent une partie de ces ſix cent hommes en pieces, avec une fureur qui ne ſe peut repréſenter, & firent le reſte priſonniers.

Je fus contraint de remettre à la voile pour m'éloigner d'un lieu où je ne pouvois rien entre-

treprendre, à quoi je puſſe me flatter de reüſſir, après le revers de fortune que je venois d'eſſuier, je retournai en Flandre & j'y apris, avec douleur, que Henri avoit donné de ſi bons ordres pour la ſureté des Ports d'Angleterre qu'il étoit impoſſible d'y tenter encore une deſcente.

Cependant réſolu de me perdre, ou d'achever de remplir ma deſtinée, je voulus remettre à la voile, & la Ducheſſe Doüairiere ſentit quelque joie, de voir que tant de mauvais ſuccès n'avoient pas le pouvoir d'abatre mon courage, ni de moderer mon ambition.

Je réſolus donc de tenter une deſcente en Irlande, où l'amitié du genereux Ireton m'avoit conſervé des Partiſans, tu

me

me ſuivis dans cette entrepriſe & tu ſçais que Poining qui commandoit pour Henri ſur les Côtes d'Irlande, déſarma les Rebelles & intimida ſi bien les Peuples de ce Royaume, par des exemples de rigueur, qu'ils n'oſérent ſe déclarer pour moi. Ce fut alors que voiant trop bien qu'une Deſcénte en Irlande étoit auſſi impoſſible qu'en Angleterre, je remis à la voile, & tu vis que le zèlé Frion, & le reſte de mon Conſeil, réſolurent mon voiage en Ecoſſe, & n'ignorant pas la haine déclarée qui règnoit entre Henri & le jeune Roi d'Ecoſſe, ils eſpérerent que je pourrois trouver dans ſa Cour un azile aſſuré, & peut-être un ſécours conſiderable.

La

La Ducheſſe Doüairiere n'avoit pû ſe diſpenſer de faire confidence à Frion de la vérité de ma naiſſance, il étoit ſi parfaitement inſtruit de la mort du veritable Duc d'York, que n'en pouvant douter lui-même, il étoit dangereux de vouloir tromper un homme comme lui qui ne pouvoit l'être ſur cet article, ainſi la Ducheſſe Doüairiere jugea plus à propos de l'attacher à elle, par une confiance aparente dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer.

Frion mécontent de Henri, & qui n'avoit jamais penſé en quittant l'Angleterre, qu'il alloit ſervir le veritable Duc d'York, dont il ne ſavoit que trop bien la fin infortunée, ſe crut obligé à la Ducheſſe Doüairiere, de lui avoir fait une ſi dan-

dangereuſe confidence, il en parut même plus ataché à mes interêts, & rien ne peut égaler le zêle dont il vient encore de combatre mes remors, & les ſages diſcours dont il a eſſaié de calmer les agitations de mon ame.

Mylord Berkley porta à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne la nouvelle du triſte ſuccez que j'avois eu ſur les Côtes d'Irlande, & lui fit part du deſſein que j'avois formé de paſſer inceſſamment en Ecoſſe, elle l'aprouva, & fit écrire le Roi de France & celui des Romains en ma faveur au Roi d'Ecoſſe. Ces deux Rois mal ſatisfaits de Henri, ne négligérent rien pour mes interêts auprès de ce jeune Prince, & la Ducheſſe Doüairiere lui envoia

voia Milord Berkley de ſa part. Ce genereux Prince dont le cœur eſt ſenſible à la compaſſion & à la gloire, a ſurpaſſé tout ce que j'avois pû eſperer de ſes bontez, & comme ſi ce n'étoit pas aſſez que d'armer toutes les forces de ſon Roiaume pour me placer ſur le Trône d'Angleterre, il me fait entrer dans ſon Alliance ; & me donne la plus aimable Princeſſe qui fut jamais. Tu ſçais mon cher Water à quel point, j'ai porté le remords de tromper cette adorable Princeſſe : Il a penſé me coûter mes flateuſes eſpérances, & la vie même, que je n'aurois pas conſervée après avoir perdu, ce qui ſeul en peut faire la felicité. Mais enfin l'amour a décidé de ma deſtinée, & je vai chez la Princeſſe,

ceſſe ; chercher à calmer , par le plaiſir de la voir, les divers mouvemens qui m'agitent encore. Allez, Seigneur , lui répondit Water , allez juger vous-même, ſi le bonheur d'être ſon Epoux ne vaut pas bien que vous oubliés tout ce qui pourroit encore le troubler.

Le faux Duc d'York ſortit alors de ſon Cabinet, & ſuivi de Water, & d'un grand nombre de Courtiſans, dont il étoit atendu, il paſſa chés la Princeſſe de Huntley , elle étoit ſeule dans ſa Chambre, elle paroiſſoit occupée d'une profonde reverie , & quelques larmes ſembloient avoir coulé de ſes beaux yeux , le jeune Perkin en fut ſurpris & afligé. Qu'avez vous, ma Princeſſe, lui dit-il, en s'aprochant d'un Lit de re-

repos où elle étoit négligeamment couchée ? Quel malheur peut vous troubler & vous inſpirer la triſteſſe que je vous vois ? Pourquoi cherchez vous, Seigneur, lui répondit-elle à penetrer ce qui cauſe ma triſteſſe ? Trop de délicateſſe ajoûta-t-elle, en ſoûpirant, eſt le plus grand de tous mes maux, je m'étois flatée, Seigneur, de pouvoir être aimée, ſans que la politique & les raiſons d'Etat euſſent part à vôtre tendreſſe. Quoi, Madame, s'écria douloureuſement le faux Duc d'York, vous croiez que la politique a quelque part à la vive paſſion que j'ai pour vous, quelle injuſtice ! Et par quelle action de ma vie ai-je merité ce ſoupçon ſi cruël à mon repos & à ma tendreſſe ? J'en

ſçai

ſçai trop, Seigneur, reprit la triſte Princeſſe de Huntley, j'en ai trop apris pour le bonheur de ma vie, je ne voulois que vôtre cœur, & vous vouliés le ſecours du Roi d'Ecoſſe, cent fois aveuglée par ce penchant involontaire qui m'entraine vers vous, j'ai rendu grace à la fortune de ne vous avoir pas rendu encore le Trône de vos Ayeux, pour pouvoir vous marquer, en m'uniſſant à vous, que l'ambition n'avoit point de part à mes deſſeins, & que le tendre amour regloit ſeul ma deſtinée. Je ne ſçaurois jamais mériter tant de bontez, reprit le faux Duc d'York, emporté par ſes remords qui ſe renouvellérent dans ce moment, & je veux ajoûta-t-il être ſur le Trône d'Angleterre avant que

d'ozer

d'ozer vous demander l'éfet des promeſſes du Roi d'Ecoſſe, & de celles que vous aviés bien voulu me donner. Non ma Princeſſe, vous ne devez point partager les malheurs d'un infortuné qui vous adore. Que cette generoſité vous coûte peu, Seigneur, reprit la Princeſſe, en verſant quelques larmes, qu'il lui fut impoſſible de retenir ; Un ſouvenir plus doux que celui de la paſſion que vous m'aviez jurée, vous fera facilement ſuſpendre un Himen qui ne s'acordoit pas avec vos déſirs ; liſez, Seigneur, continua-t-elle, liſés cette Lettre que je viens de recevoir, elle étoit pour vous, je l'ai ouverte, & l'Envoié du Prince Ireton, n'a pas crû vous faire mal ſa cour en la laiſſant entre mes mains.

Le Duc d'York prit cette Lettre avec precipitation, & il y lût ces paroles :

LE PRINCE IRETON au Duc d'York.

J'Aprens, Seigneur, avec une joie égale à l'eſtime que nous avons conſervée pour vous, que le genereux Roi d'Ecoſſe arme pour vôtre ſecours, & qu'il ne veut rien négliger pour vous rendre le Trône d'Angleterre. Je m'aſſurerai pour vous, Seigneur, des Peuples d'Irlande que les rigueurs de Henri n'ont pas tout à fait intimidez. La belle Felicie, ſe joint au zèle que j'ai pour vous, & ce zèle ne pourra jamais diminuer dans mon cœur, puis qu'il n'a pû finir par la paſſion que vous aviez pour elle.

Quoi

Quoi ma Princeſſe, dit le Duc d'York en ſe jettant aux piés de la Princeſſe de Huntley, dès qu'il eut achevé de lire, quoi? c'eſt là ce qui trouble vôtre cœur, ce cœur que je voudrois acheter de l'Empire de toute la Terre? J'ai aimé Felicie, je ne m'en défends pas, mais elle étoit Epouſe d'Ireton, de cet ami genereux qui m'a rendu tant de ſervices, & mon cœur étoit gueri de cet amour, avant même, que j'euſſe formé le deſſein de venir à la Cour d'Ecoſſe. Quoi, Seigneur? reprit la Princeſſe, avec un mouvement de joie qui brilla alors dans ſes yeux, Felicie eſt l'Epouſe d'Ireton, & je vois que ce Prince eſt toûjours vôtre ami, ah je n'ai donc plus rien à craindre, mais quel ſecret

cret continua-t-elle peut avoir à m'aprendre l'Envoié du Prince Ireton, il m'a fait demander une audiance particuliere, de la part de Felicie, & mon cœur préocupé de la jalouſie & de ſes ſoupçons, ne m'a pas laiſſé douter un moment que ce ne fût un miſtère, où l'amour ſeul pouvoit avoir quelque part. Ce Dieu que vous faites règner ſi abſolument dans mon ame, repartit le Duc d'York, veut, ſans doute, prendre ſoin de me juſtifier lui-même, voiez ma Princeſſe, voiez l'Envoié du Prince Ireton, & ne conſervés pas un moment des ſoupçons qui m'alloient coûter la vie.

La Princeſſe ordonna auſſitôt que l'on fit venir cet Envoié. He bien, Seigneur, continua-

tinua-t-elle, dès qu'elle eut donné cet ordre, je ſens renaître le calme dans mon cœur, & puis que vous m'aimez je ne ſçaurois être malheureuſe. Le Duc d'York tranſporté de joie, ſe jetta de rechef à ſes piés, pour lui marquer ſon amour, & ſa vive reconnoiſſance. Peu de moments après l'Envoié du Prince Ireton parût, conduit par un des Ecuyers de la Princeſſe, le Duc d'York le reconnut pour l'avoir vû ſouvent près d'Ireton, & après pluſieurs diſcours qui furent ſouvent interrompus : C'eſt à vôtre Alteſſe, Madame, dit l'Envoyé, en s'adreſſant à la Princeſſe de Huntley, que la Princeſſe Felicie Epouſe d'Ireton ma chargé de remettre cette Lettre, la preſence du Roi d'Ecoſſe m'a

tantôt empêché de m'aquiter de cette commiſſion, & je vous ai ſeulement donné celle du Prince mon Maître qui s'adreſſoit au Duc d'York, que je n'avois ordre de voir qu'après avoir obtenu de vôtre Alteſſe une audience particuliere.

La Princeſſe prit alors la Lettre que l'Envoié lui avoit preſentée, & il fut aiſé de remarquer ſon étonnement à la vûë d'une écriture qu'elle connoiſſoit parfaitement, elle l'ouvrit avec empreſſement & elle y lut ces paroles.

FELICIANE DE MELROSSE à la Princeſſe de Huntley.

L'Etonnement que ma Lettre va vous cauſer, ma Princeſſe, ſera-t-il mêlé de quelque plaiſir?

sir? je voudrois m'en ozer fiater, & que le tems & l'absence ne m'ont rien ôté de cette tendre amitié que vous m'aviez fait l'honneur & la grace de me promettre, l'Envoié du Prince Ireton vous aprendra quelle est ma destinée, & les raisons qui m'ont empeché d'ozer vous l'aprendre plutôt. Le Roi d'Ecosse y prendra, sans doute, à présent peu de part pour en vouloir être instruit à son tour. Nous avons apris qu'il leve une puissante Armée pour le secours du Duc d'York, ce genereux Prince est né seulement pour la gloire, son cœur le trompoit quand il ne paroissoit occupé que de son amour.

Quoi ma chere Feliciane, s'écria la Princesse de Huntley, vous vivés, & j'ai la joie d'a-

prendre que vous conſervez toûjours la même amitié pour moi. Eſt-elle en Irlande auprès de Felicie, continua-t-elle, en s'adreſſant à l'Envoié d'Ireton? Elle eſt en Irlande, & elle s'y trouve heureuſe, reprit l'Envoyé, mais c'eſt un miſtère que je ne ſaurois éclaircir à Vôtre Alteſſe, à moins qu'elle n'ait la bonté de m'accorder une heure pour cela. Parlez, reprit la Princeſſe, l'interêt que je prens à Feliciane ne peut ſoufrir nul retardement, le Roi eſt occupé dans ſon Conſeil, & je vais ordonner qu'on ne vienne point nous interrompre. Dès que la Princeſſe eut donné cet ordre, l'Envoié d'Ireton prit ainſi la parolle.

SUITE DE L'HISTOIRE de Feliciane de Melroſſe.

CE fut par les ordres du feu Roi d'Ecoſſe, comme Vôtre Alteſſe l'a peut être apris depuis, que la belle Feliciane de Melroſſe fut enlevée de vôtre Palais. Ses Raviſſeurs étoient en trop grand nombre, & l'entrepriſe trop bien concertée pour manquer de reüſſir, ils l'emporterent par des ruës détournées, juſques aux portes de la Ville, l'un d'eux l'aiant miſe à cheval devant lui, ils la firent monter dans un Chariot qui les atendoit, & ils le firent marcher avec beaucoup de diligence. Dès qu'ils furent ſortis des terres d'Ecoſſe, une partie de ces hommes armés

qui avoient toûjours accompagné Feliciane, la quittérent, & ils la laiſſérent ſous la conduite de ſix de ſes Raviſſeurs.

La charmante Feliciane, dont le courage égale la beauté, avoit dédaigné de ſe plaindre, dès qu'elle avoit perdu l'eſpérance d'atirer par ſes cris quelque ſecours contre ſes Ennemis, & ne cherchant plus dans un malheur ſi preſſant, que ce qu'elle pouvoit trouver dans le mépris qu'elle faiſoit de la vie, ſa tranquilité avoit ſurpris ſes Conducteurs. Enfin après un voiage dont les circonſtances ſont inutiles, puis qu'il ne fut troublé par aucun évenement, Feliciane fut conduite au milieu d'une vaſte Forêt, dans une petite maiſon champêtre, & gardée avec autant de ſoin

que s'il lui eut été facile de ſe ſauver de ce climat ſauvage, dont même elle ne ſçavoit pas encore le nom. On la ſervoit avec reſpect, mais perſonne ne l'inſtruiſoit de ſa deſtinée.

Il y avoit près d'un mois qu'elle étoit arrivée dans cette maiſon ſolitaire, lors que celui qui lui avoit toûjours paru le chef de ſes Raviſſeurs, entrant aſſez bruſquement dans ſa Chambre; Voici, Madame, lui dit-il, d'un air feroce, voici enfin vôtre deſtinée éclaircie, je vous gardois en ces lieux par l'ordre du Roi d'Ecoſſe, il s'étoit confié à ma fidélité, je vous ai conduite en Irlande, c'eſt ma Patrie, & le Roi ſe croioit ainſi plus maître de vôtre perſonne, qu'il ne l'eut été dans ſes Etats revoltez. Ce

grand Roi vous reſervoit pour le prix de ſon Amour, & celui de ſa Victoire, mais le Ciel qui favoriſe ſouvent les téméraires a rendu le Prince ſon Fils vainqueur, le Roi n'a point voulu ſurvivre à ſa défaite, & preſſé de ſon déſeſpoir, après avoir perdu toute eſpérance, par la défaite de ſon Armée & la perte de la Bataille, il ſe précipita lui-même dans les Armes des Revoltez, où il a trouvé la fin de ſa vie. Quelques moments avant ſa mort, qu'il jugea bien être fort prochaine, il fit partir un de ſes Gardes, en qui il avoit beaucoup de confiance, & lui donna un Billet qu'il avoit eu ſoin d'écrire à tout évenement un peu avant la Bataille. Cet homme chargé pour moi de cette ſecrette com-

commiſſion, eſt arrivé ce matin, & voilà, Madame, le Billet qui contient une choſe ſi importante. Feliciane ſurpriſe, à la fois de tant de nouvelles intereſſantes, prit la Lettre que cet homme lui préſentoit, & y lût ces paroles.

VOus à qui j'ai confié ce qui m'étoit plus cher que la vie, en mettant Feliciane de Melroſſe entre vos mains, méritez ma confiance & mes biens-faits en exécutant promtement mes ordres, je vai combatre un Fils rebelle, ſi je ſuis vainqueur de ce perfide, je vous preſcrirai le tems de vôtre retour à Sterlin, mais ſi je péris dans la Bataille, donnez la mort à Feliciane, elle ne devoit être reſervée que pour

Le Roi d'Ecosse.

Voilà continua cet homme, quand la belle Feliciane eut achevé de lire, un ordre cruël, mais qu'il eſt de mon devoir d'exécuter dès demain, je vous donne ſeulement le reſte de cette journée, continua-t-il, en ſortant de ſa Chambre, pour vous réſoudre à ſoufrir conſtamment la mort qui vous eſt preparée. Quel étonnement fût celui de l'infortunée Feliciane! L'atachement naturel que l'on a pour la vie, ſe fit alors ſentir à ſon jeune cœur. Son Perſécuteur étoit mort, & elle voioit pour elle une deſtinée heureuſe auprès de vôtre Alteſſe, ſi la fortune avoit voulu l'y ramener; mais elle étoit dans un lieu déſert, où elle ne pouvoit eſperer aucun ſécours.

LEn-

L'Envoié du Prince Ireton, étoit à cet endroit de ſon récit, quand le jeune Roi d'Ecoſſe, en ſortant de ſon Conſeil vint à l'Apartement de la Princeſſe. Sa préſence qu'elle n'atendoit pas encore la rendit interdite, il s'en aperçût, & la vûë de l'Envoié d'Ireton à qui elle donnoit une audience ſecrette, augmenta ſa curioſité, il fit avec empreſſement diverſes queſtions à la Princeſſe, qui jugeant bien qu'il faloit qu'enfin ce Prince fut éclairci de la deſtinée de Feliciane, & n'aiant même trouvé nul ſujet de douleur pour le Roi dans tout ce qu'elle en avoit apris juſques alors, elle ſe détermina tout d'un coup. J'écoutois en effet, Seigneur, lui dit-elle avec beaucoup de ſurpriſe & de plai-

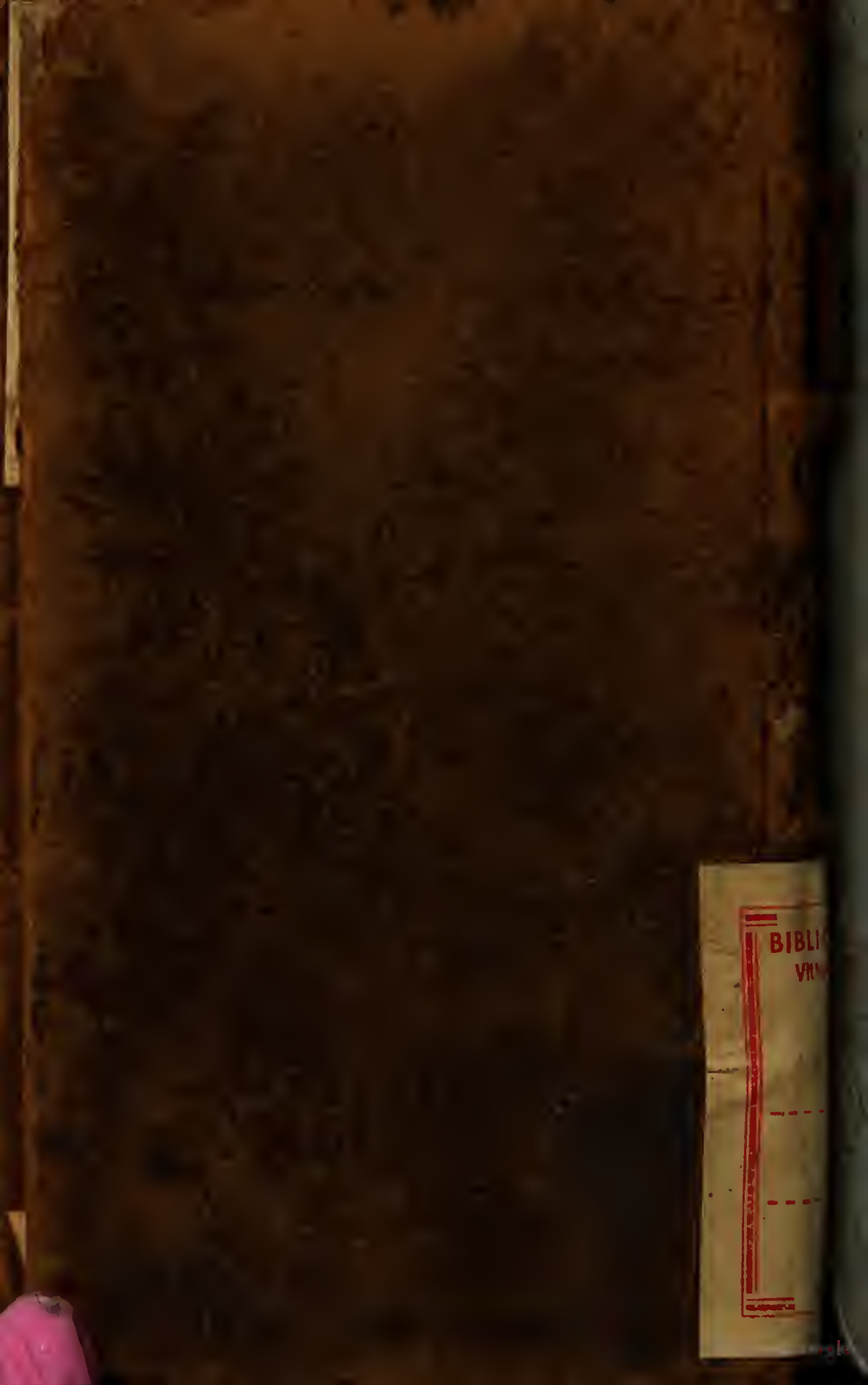
ſir, quand vous êtes entré ici, un ſecret que l'Envoié du Prince Ireton avoit à m'aprendre, & je crois que vous partagerés ma joie, quand vous ſçaurez qu'il commence par nous aſſeurer de la vie de Feliciane. Liſez, Seigneur, liſez, continua la Princeſſe, la Lettre que je viens de recevoir.

Le jeune Roi parut ſi tranſporté d'amour & de joie que ſon ſilence pût ſeul exprimer les agitations de ſon cœur, il lut la Lettre de Feliciane avec précipitation, & dès qu'il l'eût achevée, ah, s'écria-t-il, divine Feliciane, vous vivés, mais vous avez conſervé pour moi vôtre même injuſtice, puis que vous oſés penſer que je ne ſens pas toûjours pour vous cette paſſion ſi vive & ſi tendre qui re-

regnera éternellement dans mon cœur, mais vous vivés, reprit-il encore avec transport, je suis trop heureux. Le Duc d'York prit part à sa joie, & dès que ses premiers mouvements furent un peu calmez, il pria l'Envoié d'Ireton de lui aprendre tout ce qu'il sçavoit de la destinée de la charmante Feliciane, il ordonna aussi que personne ne vint troubler ce recit si intereſſant pour son cœur, & l'Envoié d'Ireton, voiant bien qu'il ne pouvoit se défendre d'obéïr à l'empressement du Roi, après avoir recommencé ce qu'il avoit déja apris à la Princesse de Huntley des avantures de la belle Feliciane, il continua ainsi son discours.

Fin du second Tome.

A01147349


BIBLI
VR